



**SHERLOCK  
HOLMES :**

*L'ombre  
du héros*

**MERYL  
PINQUE**



 Editions  
Faustroll



MÉRYL PINQUE

SHERLOCK HOLMES :  
L'OMBRE DU HÉROS

*Essai*



Éditions Faustroll

Descartes

2004

**ISBN 2-915436-05-3**

Dépôt légal : avril 2004

© 2004 *Éditions Faustroll*

*Descartes*

Couverture : F. Segond

Imprimé dans l'UE par l'Imprimerie Clandestine des Éditions Faustroll

*Il est chaste. Ne sait rien de l'amour. N'a pas aimé.  
Cet homme si viril a renoncé à l'art  
D'aimer. Dans Baker Street, il vit seul et reclus.  
Lui est aussi étranger à cet autre art : l'oubli.*

*Un Irlandais l'a rêvé, qui ne l'aima jamais  
Et tenta, nous dit-on, de le tuer. Ce fut en vain.  
L'homme solitaire poursuit, loupe en main,  
Son rare destin discontinu de chose tronquée.*

J. L. BORGES.

*Tu as vaincu, et je succombe. Mais dorénavant tu es  
mort aussi, - mort au Monde, au Ciel et à l'Espé-  
rance ! En moi tu existais, - et vois dans ma mort,  
vois par cette image qui est la tienne, comme tu t'es  
radicalement assassiné toi-même !*

E. A. POE, *William Wilson*.

*Il est dommage que la Nature n'ait fait de toi qu'un  
homme.  
Toi qui avais l'étoffe d'un saint et d'un brigand.*

J. W. von GOETHE.



## INTRODUCTION

Il peut paraître singulier, et même excessif, de faire du légendaire détective de Baker Street l'objet de cette étude. Après tout, n'appartient-il pas au genre policier, et donc, à la paralittérature ? N'est-il pas lui-même devenu, très vite, un héros populaire, plébiscité pendant plusieurs décennies par des milliers de jeunes (et moins jeunes) amateurs de sensations fortes, et non forcément par les érudits mûris à l'ombre d'alma mater<sup>1</sup> ?

Pourtant Sherlock Holmes est plus que cela. Sa puissance évocatoire en a fait un mythe, à tel point qu'on oublie le créateur au profit de la créature, comme Frankenstein, dans l'esprit des foules, a fini par devenir le monstre, s'accaparant l'identité de son démiurge.

Crime de lèse-majesté ? Les rapports qu'entretint sir Arthur Conan Doyle avec son personnage furent en tout cas des plus litigieux<sup>2</sup>. Débordé par l'extraordinaire

---

<sup>1</sup> Ce ne fut que bien plus tard après la première apparition du détective que les milieux intellectuels se penchèrent sur le cas Sherlock Holmes. Citons parmi les études les plus célèbres celles de Ronald A. Knox (« Études dans la littérature de Sherlock Holmes », publiées en 1912 et qui s'avèrent pure mystification, suivies seize ans plus tard des *Essays in Satire*), T.S. Blakeney (*Sherlock Holmes : Fact or Fiction*, 1932), Dorothy Sayers (*Unpopular Opinions*, 1946), Michael Harrison (*In the Footsteps of Sherlock Holmes*, 1958), Trevor H. Hall (*Sherlock Holmes and His Creator*, 1978), Michael Shepherd (*Sherlock Holmes and the Case of Dr Freud*, 1985), Michael Hardwick (*The Complete Guide to Sherlock Holmes*, 1986), P. Weller & C. Roden (*The Life and Times of Sherlock Holmes*, 1992).

<sup>2</sup> Conan Doyle n'aimait pas son personnage, dont les goûts, les postures et les attitudes différaient en tout point des siens. Cette aversion, on le sait, devait même aller jusqu'au meurtre. Holmes révélait-il la fêlure secrète de l'écrivain ? Ranimait-il d'anciennes blessures ? Les biographes font apparaître que Mary Doyle inculqua à son fils cet amour de la patrie, de l'aventure et de l'idéal chevaleresque que développent ses ouvrages historiques, dont leur auteur estimait qu'ils constituaient son œuvre réelle, ravalant ainsi ses histoires policières au rang de médiocre divertissement. Doyle avance d'ailleurs cette excuse lorsqu'il se débarrasse de son héros, qu'il accuse de le distraire du véritable objet de sa vocation littéraire. Si donc plane sur « le meilleur de l'œuvre » l'ombre maternelle, le cycle holmésien, en revanche, à l'instar des écrits spirités composés après 1920, seraient,

succès du héros qu'il avait imaginé, l'écrivain dut craindre un moment pour son propre prestige et, afin d'éviter que le public ne l'oublie tout à fait, orchestra, prémédita la disparition de Holmes en le précipitant du haut des chutes majestueuses du Reichenbach, près de Meiringen, en Suisse. Le célèbre logicien était devenu trop envahissant, son père infanticide trouva donc un lieu « plausible », à sa mesure, pour l'y faire mourir<sup>3</sup>.

Dix ans plus tard, malgré une obstination soutenue, un entêtement bien digne de ses racines irlandaises, Doyle devait ressusciter l'hôte mythique de Baker Street sous la pression des éditeurs, des lecteurs et de sa propre mère, sentant peut-être alors, et plus que jamais, la force du lien, puissant, indestructible en vérité, qui l'unissait, pour le meilleur et pour le pire, à son génial personnage.

Le héros, cependant, n'empêche pas l'homme. Il n'est même jamais aussi grand que lorsque s'esquissent, derrière le masque glorieux, ses failles et ses faiblesses. L'illustre criminologue, avant d'être héroïque, est d'abord humain, et c'est dans cette humanité qu'il faut rechercher *l'ombre* qui le hante.

En quoi consiste l'ombre de Sherlock Holmes, à l'intérieur de quel motif plus vaste elle s'inscrit, c'est ce que l'on tentera d'élucider ici.

---

selon Pierre Nordon, « clairement une réhabilitation de la mémoire paternelle », de ce père perdant dont l'indéniable talent artistique ne fut cependant jamais reconnu et qui, en raison de son goût immodéré pour l'alcool, délaissa sa famille dont la charge devait revenir au jeune Arthur. Holmes, toujours selon Pierre Nordon, serait « un prototype paternel idéalisé » et ses aventures une « quête du père » (*ibid.*, p. 41), Doyle devant entretenir avec son héros les mêmes rapports ambigus qu'avec son géniteur. Voir Pierre Nordon, *Tout ce que vous avez voulu savoir sur Sherlock Holmes sans jamais l'avoir rencontré*, Paris, Librairie Générale Française, coll. Le Livre de Poche Biblio essais, 1994, p. 40-41.

<sup>3</sup> Du moins crut-il que cette idée était la sienne, car c'était oublier que Holmes existait *déjà* par lui-même, échappant à tout contrôle. Aussi l'ultime péripétie fut-elle plutôt suggérée par le héros à l'écrivain que décidée par celui-ci, le vœu profond de l'un se trouvant être celui de l'autre. Et dans ce cas, comment savoir ?

# I.

## **RADIOGRAPHIE D'UNE FIN DE SIÈCLE : *chronique d'une mort annoncée***

Que Sherlock Holmes soit un dandy (certes inclassable) atteint de quelque mal singulier dont on s'efforcera au cours de ce travail de dégager la nature constitue une évidence, même si les exégètes du Canon ont en général dédaigné cet aspect du personnage au profit de ses seules compétences policières. Holmes est davantage analysé à travers son activité professionnelle qu'à travers ses *manies*, qui se révèlent dès lors que ses facultés « énigmatiques » ne sont plus sollicitées. Sans ignorer sa vocation de « privé », dont on verra qu'elle n'est pas sans rapport avec son existence intime, on se penchera néanmoins davantage sur celle-là que sur celle-ci. Car c'est dans le privé, et donc, aussi, dans l'espace intime de la littérature qui est, essentiellement, révélation, que se dévoile l'homme, et qu'apparaît cette fameuse « ombre » du héros.

Cependant l'on ne saurait saisir cette ombre sans d'abord en mesurer l'étendue, et pour cela, il faut consentir à délaisser l'immuable thébaïde de Baker Street le temps d'un voyage dans le passé, aux sources du mythe. Sherlock Holmes est en effet le

fruit et le reflet particulier d'une époque particulière, et son ombre est aussi celle de son siècle.

Ce qui signifie que l'on ne peut comprendre le personnage sans s'immerger dans son époque, et que les destins de l'une et de l'autre sont inextricablement liés.

### **Prodromes et initiateurs du décadentisme**

La seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, qui coïncide avec la naissance du héros doyen<sup>1</sup>, voit la scène culturelle européenne s'élargir et s'enrichir considérablement. De nouvelles tendances artistiques se dessinent, les rencontres entre intellectuels de tous pays se multiplient, l'esprit de révolution affecte les cerveaux autant sur le plan spirituel que politique.

La fin du naturalisme en art correspond à l'apparition d'un mouvement romantique et symboliste dit décadent, caractérisé par un rejet du réalisme scientifique et l'irruption de formes bizarres mais fascinantes. La littérature née de cette mouvance se propose d'explorer les domaines interdits de la psyché, prône le sadisme et l'immoralité, se passionne pour l'exotisme et l'analyse des phénomènes héréditaires, fait l'éloge de la révolte, se complaît dans le nihilisme, le délire et l'hallucination, la subjectivité et une abjecte misogynie.

Mais par-dessus tout, la sensibilité fin de siècle, dont la France est le berceau<sup>2</sup>, s'ancre et baigne dans un pessimisme irrépressible et absolu. Ainsi le terme de « décadence » resurgit-il en réaction au déclin de l'empire napoléonien. Montesquieu l'avait initialement utilisé dans ses *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, parues en 1734. Le parallèle historique s'impose : beaucoup voient en effet dans les cataclysmes successifs qui ébranlent la nation une marque crépusculaire. L'émancipation féminine est pareillement ressentie comme le prodrome d'une dégénérescence majeure. L'actualité sociale et politique, couplée à « la légende des fins de siècle<sup>3</sup> », favorise l'émergence d'une prose nouvelle, chantre de ces inquiétudes diffuses. Le climat littéraire subit l'influence puissante de Mallarmé, maître incontesté du symbolisme et responsable de la perte du sens en art. Salué notamment par Verlaine et Husmans, ami du belge Rodenbach, il avait été lui-même fortement marqué par

---

<sup>1</sup> Pierre Nordon fait remonter la naissance de Sherlock Holmes à 1854. Voir *op. cit.*, p. 43.

<sup>2</sup> Sherlock Holmes a d'ailleurs un ancêtre français, et pas n'importe lequel : le peintre Horace Vernet, né en 1789, dont Baudelaire a pu dire qu'il était « un militaire qui fait de la peinture ». Voir *infra*, note 61. Sont-ce les goûts très personnels de Doyle qui resurgissent ici ?...

<sup>3</sup> Pierre Brunel, « La légende des fins de siècle », *Huysmans*, Paris, Cahiers de l'Herne, 1985, p. 11-17.

Poe et Baudelaire qui, avec De Quincey, Flaubert et Gautier, furent les principaux précurseurs du décadentisme<sup>1</sup>.

L'influence baudelairienne s'était fait ressentir dès 1880. Bourget, quelques années auparavant, avait d'ailleurs désigné le poète comme « le représentant de la sensibilité moderne<sup>2</sup> », et Zola l'avait baptisé émissaire du « diabolisme romantique ». Grand misogyne, il avait révélé la psychologie morbide de l'esprit, mis l'accent sur les angoisses du *spleen*<sup>3</sup>, et souligné les tentatives désespérées de fuite dans la perversité amoureuse ou l'usage des stupéfiants. Son œuvre, véritable apologétique du mal et de l'horrible, établissait en outre une théorie de l'artificiel d'une immense portée esthétique ; toutes les obsessions de la décadence s'y trouvaient déjà réunies.

Il avait également fait connaître, en les traduisant, Poe et De Quincey, dont la fortune en France lui incombe exclusivement. Le premier, parangon du poète tourmenté, avait exploité des thèmes similaires aux siens<sup>4</sup>, jouant sur le raffinement, le grotesque et l'extraordinaire pour livrer une œuvre subtile, largement poétique et d'une rare beauté. Le second, qui devait tant influencer par la suite le héros doyenien (quoique celui-ci ne le cite jamais), était pour sa part l'auteur mémorable des *Confessions of an English Opium-*

---

<sup>1</sup> Paul Bourget cependant avait été le premier, avant Mallarmé, à reprendre l'héritage baudelairien. Reconnu comme le plus fidèle résonateur de la sensibilité fin de siècle, ce fut lui qui relança, dès 1876, le terme de « décadence », déclarant dans *Le Siècle littéraire* : « Nous accepterons sans humilité comme sans orgueil ce terrible mot de Décadence ». Son roman en vers, *Edel*, publié en 1877, inaugura l'héroïsme décadent, raffiné, sensuel, marqué par le *spleen* et désireux de s'évader d'une réalité où rien ne peut répondre aux besoins de l'intelligence et du cœur. Il analysa le destin spirituel des poètes modernes, sans cesse à la recherche d'un idéal baroque et constamment au bord de la folie. Sa rencontre avec Barbey d'Aureville, qui lui donna le goût du dandysme littéraire et vestimentaire, lui valut également la perception du sens de la vocation aristocratique de l'artiste. Au courant des dernières recherches psychiatriques, méditant les ouvrages de Taine et de Ribot et subissant, par celui-ci, l'influence de Schopenhauer, il rédigea en 1883 et 1885 ses *Essais de psychologie contemporaine*, peinture des « maladies morales » de son époque.

<sup>2</sup> In *La Nouvelle Revue* du 15 novembre 1881. Il le réaffirmera dans ses *Essais de psychologie contemporaine* (1883, 1885).

<sup>3</sup> Le *spleen*, fruit de la modernité, est un mal essentiellement européen, une fleur vénéneuse et poétique qui ne se déploie jamais aussi bien qu'au cœur usé des vieilles pierres, et n'ayant que faire des litanies américaines. Il y a donc des déracinés : le mal d'un Edgar Poe ou d'un Henry James, étranger au Nouveau Monde, les contraignirent à tourner leurs regards de cet autre côté de l'Atlantique, tout en conservant une certaine candeur, une part de l'innocence américaine. Incompris de ses compatriotes, Poe connut en France l'apothéose, tandis que James devait trouver un pis-aller en émigrant dans la patrie de Shakespeare.

<sup>4</sup> Il n'est pas exagéré de dire qu'il en fut en quelque sorte le double américain.

*Eater*<sup>1</sup>, dont son traducteur devait écrire, dans *Les Paradis artificiels*, qu'il s'agissait là d'un « livre incomparable<sup>2</sup> ». Grand idéaliste devant l'éternel, considérant la réalité comme inconnaissable puisque l'univers se réduisait pour lui à une somme de représentations, il prôna l'évasion par la drogue, préfigurant ainsi non seulement un aspect essentiel du décadentisme mais encore de toute la littérature à venir, de Nerval à Michaux en passant par Huxley, Ernst Jünger et les auteurs américains de la Beat Generation, sans oublier, bien sûr, Conan Doyle. Les futurs décadents, séduits par l'exubérance de son imagination et son sens du mystère, se penchèrent dès 1880 sur sa production. Inapte à vivre sans magie, l'existence excentrique, solitaire de De Quincey avait exagéré en lui cette puissance innée de dégager, derrière les phénomènes visibles du monde, les causes secrètes et redoutables dont ces phénomènes sont seulement l'efflorescence.

A travers les paradis artificiels, l'Orient, déjà, était présent, au moins en substance. Gautier se chargea d'enrichir le thème. Alors que l'Europe ignorait la révélation des doctrines bouddhiques et du nirvana, que Pierre Loti n'avait pas encore effectué son voyage oriental<sup>3</sup>, le « poète impeccable », comme le surnommait Baudelaire, rédigeait déjà des chroniques sur cette partie du monde tout en aspirant au nihilisme, cette torpeur absolue où l'être, parce qu'il ne sait plus sentir, a perdu toute capacité de souffrir. Il fut, avant Schopenhauer, un précurseur du pessimisme fin de siècle, et influença les décadents par trois œuvres : en tant que théoricien avec sa notice sur *Les Fleurs du mal* et son essai *Les Progrès de la poésie française*, et en tant que romancier avec *Mademoiselle de Maupin*, qui reflète son exigence de beauté pure.

L'orientalisme avéré de Flaubert trouva quant à lui matière à s'exacerber lors de longues pérégrinations effectuées en compagnie de Maxime Du Camp. La tentation nihiliste, chez lui très forte, perceait notamment à travers ce désir passionné de dépaysement. Affectionnant le gigantisme, la magnificence et la barbarie, qui comblait sa sensibilité sadique, l'Orient lui permettait de s'évader de l'existence quotidienne, banale et ennuyeuse, de créer des atmosphères baroques, de retrouver un passé enfui en s'immergeant dans la vie des civilisations antiques.

Enfin l'œuvre maîtresse de Schopenhauer devait apporter au *spleen* une justification doctrinale ; *Die Welt als Wille und Vorstellung* fut diffusé en France et en Angleterre dans les années 1880, soit quelque soixante ans après sa première parution.

La génération fin de siècle, consciente de vivre le crépuscule d'une époque, fut hantée simultanément par des images d'espoir et d'agonie, de ruine et de résurrection, d'où une double postulation du décadentisme, caractérisé à la fois par un senti-

---

<sup>1</sup> Thomas de Quincey, *The Confessions of an English Opium-Eater* (1822, 2<sup>e</sup> éd. augmentée 1856). Musset en fut, avant Baudelaire, le premier traducteur.

<sup>2</sup> Baudelaire, *Les Paradis artificiels* (1860), Paris, Editions Mille et une nuits, 1998, p. 13.

<sup>3</sup> Voir Pierre Loti, *L'Inde (sans les Anglais)*, Paris, Calmann-Lévy, 1903.

ment d'épuisement mais aussi, en contrepoint, par un effort passionné de renouvellement.

### Réaction esthétique en pays holmésien

Le terme de décadentisme désigna plutôt, en Angleterre, la littérature française, quoiqu'une sensibilité analogue s'y fût parallèlement développée.

Ni son histoire ni son art ne prédisposaient la Grande-Bretagne à un tel mouvement. Au cours du XIXe siècle, les deux nations n'avaient montré que peu de compréhension mutuelle. L'Anglais voyait dans le continent un monde différent et inférieur, voué à l'instabilité sociale et politique, tandis que le Français était pour sa part rebuté par l'aspect sordide du premier pays industrialisé, comme en témoigna Taine dans son *Histoire de la littérature anglaise*, parue en 1864<sup>1</sup>. Le territoire britannique vivait dans un isolationnisme total, et le long règne de Victoria devait s'achever dans l'opulence et la consolidation d'un empire colonial sur lequel « le soleil ne se couche jamais ».

Cependant, cette prospérité vulgaire et matérialiste ne tarda pas à provoquer de puissantes réactions. Vers le milieu du siècle, la hideur du monde victorien était telle qu'elle précipita l'apparition du mouvement esthétique. On assistait de surcroît aux conséquences néfastes du déclin de la ruralité, particulièrement sur la jeunesse. Wordsworth, qui avait chanté la nature de son pays, vécut assez longtemps pour assister à l'extension des chemins de fer, si prégnants dans les histoires de Doyle, et nombreux furent les artistes fin de siècle qui se montrèrent sensibles à cette question, de Rossetti à Dunsany en passant par Forster (*The Longest Journey*). Déjà se profilait la silhouette mythique du dieu Pan, qui deviendrait l'un des personnages favoris de l'époque, revenant se venger des ravages que l'humanité inflige à la nature.

Partout la confiance dans le progrès faisait place au scepticisme et à la déréliction. La recherche de l'évasion en fut l'une des conséquences majeures et inexorables, et bientôt l'on ne tressaillit plus qu'aux mots d'inconnu, de neuf, d'inexploré, d'ailleurs. Il fallait fuir hors du présent, rechercher âprement et désespérément la beauté, la rareté, la substantifique moelle des choses. L'expérience, dangereuse et fatale, n'était que la manifestation d'une réalité devenue inadéquate.

La réaction esthétique, rebelle à toute définition<sup>2</sup>, s'échelonna outre-Manche sur trois décennies, de 1880 à 1914 environ<sup>3</sup>, marquant une rupture décisive avec la

---

<sup>1</sup> Ce fut en cela que l'esthète britannique se distingua de la réaction française. Il était le premier produit d'un monde moderne imputoyable qui avait osé assassiner la beauté, qu'on avait eu la naïveté de croire immuable.

période précédente et la culture européenne en général. Le sentiment de décadence naquit de la dégénérescence de la « race » et d'une profonde lassitude de l'humanité moderne. Les traces du romantisme, éclos en Grande-Bretagne, devaient subsister durablement, et les écrivains fin de siècle constituèrent le lien entre l'époque de Keats et le XXe siècle. Wordsworth avait chanté la poésie sublime de la nature et du quotidien, exhaussé la fraîcheur des sensations dans une ivresse nostalgique. Les décadents, eux, vécurent la quête de l'absolu sur le mode tragique, balayant d'un revers d'orgueil et de désespérance la joie et l'idéal, pour découvrir la fascination du gouffre. Contrairement à la génération précédente, ils rejetèrent la nature (tout au moins sa version rousseauiste) et l'amour ordinaire à travers la tempérance ou l'orgie, le platonisme ou l'excessive vanité, parce qu'il fallait à tout prix vivre *à rebours*.

Ils furent, comme les romantiques, des chercheurs d'infini, mais d'un infini abyssal, comme si, désespérés par le monde et presque honteux d'eux-mêmes, ils avaient cherché à se perdre dans ce mal dont ils pressentaient que leur cœur était pétri.

Toujours l'ange déchu aspire à effacer le péché d'être né, c'est-à-dire à la *dissolution*. La décadence, pour lui, n'est jamais que *l'unique façon de vivre*. C'est pourquoi celle-ci provoqua une réaction si forte, jouant le rôle de catalyseur, précipitant la libération des âmes et l'apparition d'un ferment artistique réel : à partir de 1880, et parce qu'on avait, jusque-là, baigné dans l'hypocrisie la plus totale<sup>1</sup>, tout fut brutalement remis en cause.

Cette conception pessimiste radicale de l'existence orienta la littérature selon trois axes distincts : d'une part la peinture des aspects sombres de la vie, d'autre part la description d'un passé idéalisé, d'un paradis intérieur et raffiné, enfin l'exploration de l'au-delà physique et psychique, notamment à travers la nouvelle fantastique<sup>2</sup>. On se

---

<sup>2</sup> La confusion fut grande en effet chez les commentateurs qui virent dans cette fin de siècle tantôt le début d'une ère, tantôt la fin d'une autre, sinon un âge de transition. Les spécialistes de l'ère victorienne (Buckley, Houghton) la jugent ainsi décadente par sa frivolité, contrairement aux exégètes du modernisme (Kermode) qui la considèrent comme une fascinante époque pré-moderne. D'après les premiers critiques de la fin de siècle (Symons, et plus tard Farmer), elle n'est qu'un prélude au symbolisme. Enfin, pour ceux, plus récents, de l'esthétisme et de la décadence (Gerber, les chercheurs de la revue « English Literature in transition »), il s'agit d'une époque distincte et homogène dont l'exploration vient à peine de commencer et qui ne saurait par conséquent avoir trouvé sa véritable définition.

<sup>3</sup> Est-il besoin de préciser que cette période coïncide, à deux années près, avec la carrière de Holmes ? *A Study in Scarlet*, par où débute le Canon, se déroule en 1878, et *His Last Bow*, par où il se termine, s'inscrit dans l'atmosphère trouble qui précède immédiatement la Première Guerre mondiale.

<sup>1</sup> Seule la vision de la femme perdura : si l'on se reconnaissait fils de Satan, et non plus fils de Dieu, c'était à cause d'Eve, et d'elle seule.

passionnait non pas tant pour la mort que pour l'altération de la vie, pour le processus de la mortalité<sup>1</sup>.

Le catastrophisme issu de la philosophie nietzschéenne imprégnait les esprits; la fin du monde, croyait-on, était proche. La pensée apocalyptique était répandue par les prédicateurs comme par les scientifiques, qui justifèrent la notion de décadence par la deuxième loi de thermodynamique de Thomson<sup>2</sup>. Le thème héraclitéen de la mutabilité et de la dissolution refit surface, comme en témoignent les essais de Walter Pater et certains poèmes de son disciple G. M. Hopkins, qui lui attribua des connotations optimistes et religieuses<sup>3</sup>.

Les théories évolutionnistes favorisèrent également l'essor du pessimisme fin de siècle. Les thèses matérialistes de Lamarck, vigoureusement combattues par Cuvier, influencèrent notablement Darwin, qui en 1859 devait publier le très illustre *On the Origin of Species by Means of Natural Selection, or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life*, où il démontre que l'être humain n'est pas une création particulière. S'y trouvent justifiés au contraire le fatalisme, l'implacabilité de l'hérédité<sup>4</sup> et, soixante ans avant Spengler, le mouvement crépusculaire irrévocable de l'Occident<sup>5</sup>.

---

<sup>2</sup> Si Sherlock Holmes demeure un froid logicien évoluant au cœur de la rationalité, il reste que nombre de ses aventures jouent volontiers avec le fantastique, même s'il s'agit d'un surnaturel expliqué à la Radcliffe. Conan Doyle fut lui-même, et particulièrement à la fin de sa vie, un apologiste fervent des sciences occultes et divinatoires. Il fit paraître en 1916 une profession de foi spirite, suivie dix ans plus tard d'une *Histoire du spiritisme*, tout en donnant des conférences à travers le monde sur le sujet. Il fut même élu président du Congrès international spirite de Londres.

<sup>1</sup> On retrouvera cette hantise de la négativité chez l'un des critiques modernes de la décadence, Mario Praz.

<sup>2</sup> Cette loi, qui remonte à 1851, pose que toute chose finit par atteindre un état d'entropie irréversible, la diffusion de chaleur réduisant constamment la somme de l'énergie universelle.

<sup>3</sup> La hantise de la mutabilité fut à l'origine du goût décadent pour les pierres précieuses, qui allient perfection esthétique et solidité face au temps, par opposition au corps mortel périssable qu'il s'agit alors d'embellir par l'artifice. Sans être lui-même amateur de pierres précieuses, Sherlock Holmes croise leur route dans nombre de ses enquêtes. Citons pour mémoire «The Blue Carbuncle», «The Beryl Coronet», «The Mazarin Stone».

<sup>4</sup> Holmes croit aussi à la fatalité héréditaire : « Mon cher Watson, votre qualité de médecin vous incite à rechercher les tendances d'un enfant en étudiant ses parents. Ne voyez-vous pas que l'inverse est tout aussi juste ? J'ai fréquemment été éclairé sur les parents par l'étude de leur progéniture. Ces dispositions de l'enfant anormalement tendu vers la cruauté, simplement par amour de la cruauté, peuvent être l'héritage de son père si souriant ou de sa mère ». Conan Doyle, «The Copper-Beaches» (1892), in *The Adventures of Sherlock Holmes*. Tr. fr. «Les Hêtres-Rouges», in *Les Aventures de Sherlock Holmes*, Paris, Editions Robert Laffont, coll. Bouquins, tome I, 1987 (tr. fr. Bernard Tourville), p. 464.

Pater fut le véritable fondateur du décadentisme outre-Manche. Il peut sembler paradoxal que cet humaniste scrupuleux et réservé, qui avait mené une vie terne comme étudiant au Queen's College pour vivre ensuite dans l'isolement mental à Oxford, soit devenu le chantre de la décadence dans son pays. Cependant les fameuses *Studies in the History of the Renaissance* paraissent en 1873. Considérées comme le point de départ du mouvement, elles marquèrent profondément la jeune génération et inaugurèrent la critique d'art créatrice fondée sur la recherche, l'analyse des sensations face à l'œuvre, ainsi que sur l'indifférence aux considérations métaphysiques ou morales chères à Ruskin. Dans l'un de ses essais consacré à Léonard de Vinci, Pater fait de décadentes allusions à certains péchés mystérieux, exotiques et contre nature, tout en manifestant un goût immodéré pour l'Antiquité païenne et barbare, le vampirisme, la vie éternelle et les secrets de la tombe. Chaque homme étant condamné à mourir, il lui faut s'efforcer de cultiver l'expérience comme fin en soi et maintenir l'extase de chaque instant, d'où l'idéal d'une vie passionnelle et parce que, selon l'adage blakéien, «*exuberance is beauty*»<sup>1</sup>. Le critique et romancier britannique apporta à la mouvance décadente non seulement une conception sensuelle, individualiste et amoral de l'esthétique, mais encore un héroïsme inédit, caractérisé par le goût de la corruption, de l'artificiel et du bizarre<sup>2</sup>.

---

<sup>5</sup> Le naturaliste avait également baigné dans les thèses de Lyel, qui avait fait paraître en 1864 ses fameux *Elements of Geology*, dont la conclusion est que tout sur terre tend à la destruction. Dans les *Rooms in the Darwin Hotel*, parues en 1973, Tom Gibbons devait montrer comment la pensée évolutionniste pesa dans l'irruption de la décadence, suscitant une littérature populaire axée sur le futur de l'humanité et la fin du monde.

<sup>1</sup> Son exhortation, suscitée par le sentiment poignant de l'horrible brièveté de la vie, fit de Pater un nouvel épicurien au sens antique du terme. Cependant les jeunes gens à la mode le réduisirent le plus souvent au statut d'apôtre d'un hédonisme plus vulgaire et superficiel illustré principalement par Wilde. Arthur Machen devait voir dans le ravissement la marque de toute grande littérature, et le début du siècle privilégia ainsi la béatitude esthétique, panthéiste ou physique, de Joyce à D.H. Lawrence. L'invitation à l'extase, que nous faisons remonter à Rabelais, devait être reprise par des générations d'artistes. Les conséquences sont loin d'être toujours idéales, malgré quelques épiphanies. Des tortures sadiennes aux délires d'un Tony Duvert ou d'un Gabriel Matzneff en passant par le meurtre de sa femme par Burroughs ou les descentes des hérauts de la Beat Generation dans des bordels mexicains où «*travaillaient*» des petites filles, tout cela souligne assez les limites et la dangerosité d'une telle doctrine quand elle est effectivement appliquée. Elle conduit alors purement et simplement à la négation d'autrui, qui de sujet devient objet, moyen de jouissance à l'inférieur de la fatale machinerie du «*droit au plaisir*» revendiqué par le maître. Sherlock Holmes est soumis au principe de justice, que par ailleurs il incarne magnifiquement. Si elles demeurent un dérivatif à l'ennui, ses extases sont éminemment solitaires et n'engagent que lui. En outre, il émerge de cette apathie sensuelle dès qu'une victime vient implorer son secours. Il est, selon la définition du justicier, celui qui venge les innocents et punit les coupables - même si, comme on va voir, cette personnalité impeccable recèle d'inéluctables altérations.

<sup>2</sup> Dans les *Imaginary Portraits* de 1887, Pater précise sa définition de la décadence : «*En période de décadence ou de suspension du progrès, quand le monde semble s'assoupir pour un temps, les artifices pour arrêter ou déguiser la vieillesse deviennent une mode et une des excentricités de la jeunesse* ». *Imaginary Portraits*, Londres, Ed. Macmillan, 1887, p. 158-159. Etrangement peut-être, il y

La nouvelle génération était tenaillée par l'angoisse du vide. Le héros de *Marius the Epicurean* cherche ce qui se tapit derrière les remparts flamboyants du monde, tandis que Symons dénigre la vie au profit du néant («The Dome»). Schopenhauer renchérit en dénonçant le crime de l'existence. Leslie Stephen chante la grande tristesse qui plane sur le monde («An Agnostic's Apology»<sup>1</sup>), et Pater, en écho, évoque cette douleur pérenne au cœur des choses, la mort, la vieillesse inexplicables et scandaleuses<sup>2</sup>.

La recherche du plaisir est minée par le désespoir ; l'épicurisme est hanté par le chagrin.

### Résistances

La patrie de Sherlock Holmes, qui figure ce trait d'union singulier entre ancien et nouveau monde, est en 1886 plus prospère que jamais. Depuis le milieu du XIXe siècle, elle est le seul empire véritablement mondial. Son expansion coloniale, favorisée par les nouvelles compagnies à charte comme la *British South Africa*<sup>3</sup> ou la *Royal Niger*, est fulgurante. On croit en Europe à la supériorité de la race blanche<sup>4</sup>, à la nécessité de la pacification, et l'Anglais se voit déjà comme le maître – raffiné – du monde. Disraeli, Kingsley, Froude, Seeley, Chamberlain, Charles Dilke, Carlyle, Ruskin et Tennyson se font les chantres de cette ferveur patriotique qui embrase le pays entier. Loin de ralentir le déchaînement impérialiste, la dépression économique ne fera que le favoriser.

C'est dans cette Angleterre brillante et victorieuse que se constitue pourtant cette bohème pessimiste, amoralité et décadente, dont le chef de file, Oscar Wilde, n'a rien perdu de l'élégance de ses pères<sup>5</sup>.

---

souligne aussi la dangerosité de l'esthétisme décadent, dénonçant son encouragement à la vie contemplative, son hédonisme, sa destructivité, son culte exclusif de la beauté physique masculine, parfaite, surhumaine et divine.

<sup>1</sup> Qui paraît dans la «*Fornightly Review*».

<sup>2</sup> Ce fut là la seule dimension «humaine» du décadentisme, qu'on retrouve encore chez Pater dans *The Child in the House* (1894) ou dans certains contes wildiens, à travers l'attention extrême portée à l'instant et au monde sensible, mais aussi à travers la compassion pour la souffrance universelle.

<sup>3</sup> Créée en 1889 par le misogyne et raciste Cecil Rhodes.

<sup>4</sup> Les Français seront particulièrement prolixes sur la question, de Gobineau à Ferry en passant par Courret de l'Isle et Quatrefages.

<sup>5</sup> Le «père» de Dorian Gray fut le héraut incomparable du modernisme. Dandy impénitent, mêlant allégrement, à l'instar du tapageur Beardsley, érotisme et esthétisme dans une œuvre d'inégale

Le long règne de Victoria consacra celui du puritanisme. Face à une puissante opposition morale, il n'est pas étonnant que la tradition préraphaélite de la première moitié du XIXe siècle, si elle s'inspirait de l'art médiéval et puisait dans le creuset psychologique de l'âme, demeurât cependant fort attachée à l'adéquation entre éthique et esthétisme. Ce mouvement d'inspiration italienne eut pour chef de file Dante Gabriel Rossetti, qui s'illustra par des peintures belles, précises et richement ornées, notamment des portraits de femmes aux regards nostalgiques, à la fois éthérées et concrètes. Les « confrères préraphaélites », comme ils se dénommaient eux-mêmes, à travers cette transcendance du réel, leur immersion dans le Moyen Âge et leur refus du conformisme en art, ne pouvaient que séduire le futur décadentisme britannique qui prit le nom de « modernisme », consacrant ainsi l'alliance (les deux notions étaient alors confondues) du symbolisme et de la décadence.

De ces influences émergea bientôt le mouvement artistique baptisé *Modern Style*, dont la vogue déclinait avec le XXe siècle. Celui-ci, contrairement au préraphaélisme dont il s'inspirait, faisait fi de la morale alors qu'il trouvait paradoxalement son origine dans les écrits du très conservateur Ruskin, ainsi que dans le mouvement *Arts and Crafts* de Morris. On y repère aussi l'influence de peintres comme Van Gogh, Toulouse-Lautrec, Munch, Gauguin ou Seurat. Ses éléments décadentistes, principalement sa force imaginative et le primat qu'il accorde à l'irrationnel, furent plus tard repris par l'expressionnisme et le surréalisme<sup>1</sup>. Multipliant les motifs floraux, raffolant des courbes et des couleurs, ce mouvement essentiellement décoratif à la frivolité revendiquée était en quelque sorte l'illustration de l'âme de ses initiateurs, et constitua le dernier bastion d'un esprit de décadence qui mourut avec la première guerre mondiale.

Tous ces nouveaux courants étaient condamnés sans appel par une Angleterre rigoriste soucieuse du respect de la tradition en art et en littérature, opposée par principe à la bohème française<sup>2</sup>. L'hostilité déclenchée par le décadentisme atteignit son

---

qualité, il devint très vite la figure de proue des nouvelles tendances à la mode, un personnage fêté dans les salons de l'aristocratie britannique avant même d'avoir composé une seule ligne. Célébré pour ses brillants paradoxes, sa misogynie systématique et son humour féroce, gâté par la vie, il manquait à Wilde, pour devenir génial, d'avoir connu la souffrance qui confère à l'art sa profondeur métaphysique et son humanité. Son amant Bosie lui procura bien involontairement cette chance, mais tardivement.

<sup>1</sup> Aubrey Beardsley, illustrateur de la *Salomé* wildienne et directeur artistique du *Yellow Book*, fut l'un des principaux représentants de cette tendance dite aussi « sécessionniste », qui se développa en France sous le nom d'« Art nouveau » (avec, notamment, la célèbre école de Nancy), en Belgique avec Ensor, en Autriche (*Jugendstil*) avec Klimt, mais aussi en Allemagne, en Italie (*Stile Liberty*), en Espagne (*Modernismo*) et aux États-Unis (*Tiffany Style*) - sans oublier la Tchécoslovaquie avec l'incontournable Mucha.

<sup>2</sup> C'est ainsi que les traductions de Huysmans ou de Zola, lorsqu'elles parurent, furent aussitôt qualifiées de pornographiques et provoquèrent un tollé général. On aurait pu espérer des Anglais qu'ils réprouvassent cette mouvance au nom du respect des femmes, si maltraitées par la

acmé avec, en 1895, le procès de Wilde, qui accèderait au rang de martyr social et littéraire<sup>1</sup>.

Mais il est une autre chose que la Grande-Bretagne ne pardonna pas à ses « modernes » : celle de se réclamer ouvertement des Français. On éditait effectivement des traductions, on créait des associations. Lorsque parurent en 1888 les *Confessions of a Young Man*, chronique des excentricités d'un héros à la fois bohème et sensuel, véritable credo du décadentisme outre-Manche, l'auteur, un jeune Irlandais du nom de George Moore, se déclara tributaire de Huysmans et de Gautier. A partir de 1890 le mouvement commença à s'organiser en écoles. Les poètes du Rhymer's Club, Yeats, Symons, Lionel Johnson, John Davidson, Ernest Dowson, Ernest Rhys, Richard Le Gallienne, Beardsley ou Wilde furent ainsi les premiers à afficher leur sympathie pour le *french movement*.

Les attaques et les satires commencèrent alors à fuser. L'essai de Symons, *The Symbolist Movement in Literature*, publié en 1899, s'il devait influencer notablement T.S. Eliot, ne changea rien à cette situation, pas plus que celui de Yeats, *The Symbolism in Poetry*, quoiqu'ils missent pourtant tous deux l'accent sur le mot, encore vierge d'infamie, de symbolisme, dont la volonté de se démarquer du décadentisme avait été esquissée en France<sup>2</sup>.

---

décadence, mais puritanisme ne rime hélas jamais avec féminisme : là encore, c'est la femme qui est excommuniée à travers la sexualité qu'elle est censée représenter. Cela constitue la preuve définitive que rigorisme et pornographie sont bien les deux faces du même médaillon, consacrant la gemellité des puritains et des artistes prétendument anarchisants.

<sup>1</sup> Si l'auteur de *The Picture of Dorian Gray* s'avéra, avec Yeats, Arthur Symons et J. H. Gray, qui l'inspira pour son roman, le principal représentant du modernisme, les théoriciens en étaient le distingué Walter Pater et l'américain James Whistler. Le premier eut une influence considérable sur Wilde qui fut son élève à Oxford. Le second, après des études à West Point dans le sillage de Poe, traversa l'Atlantique et fut, en France, l'élève du suisse Charles Gleyre et l'ami des peintres Manet, Degas, Fantin-Latour et Courbet. Il émigra ensuite en Angleterre où il tourna définitivement le dos au réalisme pour embrasser le préraphaélisme, avec un goût prononcé pour l'art extrême-oriental. Une vive amitié l'unit à Rossetti et Mallarmé qui traduisit ses essais ainsi qu'une conférence que le peintre américain donna en réponse aux attaques moralisantes de Ruskin, et qui porte le titre cocasse du *Ten o'clock de M. Whistler*.

<sup>2</sup> Une distinction avait effectivement été faite, même s'il était sans doute difficile de la discerner dans la réalité. Il semblerait que les symbolistes se soient ouvertement réclamés de la vie, qu'ils aient fêté l'union de l'homme avec la femme, la nature et le cosmos quand les décadents se tournaient résolument vers la mort, la solitude, la misogynie et la division du moi. Il serait probablement plus juste de dire que ces deux tendances ne formaient qu'un seul mouvement à caractère oxymorique. On retiendra néanmoins le penchant féministe de Rimbaud et la profonde intuition poétique de Mallarmé, qui ouvrent tous deux des perspectives infinies.

## Chronique d'une mort annoncée

Lorsque Conan Doyle précipite son personnage au fond du gouffre du Reichenbach, l'année 1893 s'achève<sup>1</sup>. Certes l'écrivain avait, de longue date, comploté cette disparition, mais c'était sans compter sur la prodigieuse indépendance acquise par Holmes au fil de ses aventures. Qu'une grande partie de ses admirateurs à travers le monde ait cru, et continue de croire, à sa réalité autorise, croit-on, à parler de destin à son propos, et de déterminisme psychologique.

En d'autres termes, Sherlock Holmes n'avait pas besoin de Doyle pour disparaître. Son existence, du début jusqu'à la fin, n'aura tendu que vers ce but ; tout en lui se prédestinait à mourir. En revanche, étant mort par le mouvement de sa propre volonté (tout démontre assez qu'il s'agit d'un suicide), c'est-à-dire une fois son destin résolu, épuisé, consommé, il était nécessaire qu'une intervention extérieure se manifestât pour le ramener à la vie. C'est là que revient en scène son créateur et, à travers lui, la société tout entière. Car il ne faut pas douter que, de lui seul, Holmes n'aurait jamais abandonné le monde des ténèbres pour revenir à la – pâle - lumière des vivants. Sa résurrection n'est que le résultat de la pression exercée sur Doyle par le public. Il s'agit donc là d'une reviviscence artificielle à laquelle on ne saurait croire un seul instant : la « seconde » existence du détective appartient bel et bien au domaine de la fiction pure. Sans doute cette fiction est-elle admirable<sup>2</sup>, sans doute est-elle fidèle à la vérité du héros, mais elle demeure le fruit d'un désir idolâtre.

La vie de Sherlock Holmes s'achève donc au Chutes du Reichenbach. Cette fin dramatique en un lieu majestueux suffit d'ailleurs à l'élever au rang de mythe. Si les héros, paraît-il, ne meurent jamais, il reste que leur éternité n'est autre que celle de la légende, née précisément de leur évanouissement tragique. Mais quand, en plus, le destin d'un homme croise fatalement celui de son époque, quand son « ombre » renvoie à celle, plus vaste, de son temps, il ne faut plus parler de hasard, ou de coïncidence, mais bien de fatalité, au sens où il était fatal que Holmes meure avec le XIXe siècle (ce qui rend sa survie au-delà de cette borne d'autant plus improbable), comme il était fatal que le XIXe siècle meure avec lui.

Le héros doyen fait ainsi irruption dans le paysage anglais à la fin du siècle, et concurremment à la décadence<sup>3</sup>. Mais s'il en adopte, comme on verra, certaines poses, manies et attitudes, il s'en détache tout aussi absolument, à commencer par sa profession : le détective privé est celui qui, même s'il est un marginal opérant indépendam-

---

<sup>1</sup> « The Final Problem » paraît en décembre 1893 dans *The Strand*.

<sup>2</sup> Encore que les dernières histoires frisent le sensationnalisme par un goût de plus en plus marqué de Doyle pour les atmosphères grand-guignolesques.

ment de l'officielle et bourgeoise police victorienne, n'en demeure pas moins le garant, le symbole de l'ordre et de la loi. Sherlock Holmes est un justicier qui croit à l'existence du Bien et du Mal, qui traque le second pour que le premier triomphe. S'il est un produit du décadentisme, il est aussi une parfaite incarnation du gentleman britannique.

De là résulte son étonnante singularité, qui fait de lui un personnage unique dans les annales de la littérature et du genre humain. Il allie en lui des principes contraires, voire dramatiquement opposés. C'est de cette insurmontable ambivalence que procède l'ombre de Sherlock Holmes. Le conflit intérieur entre la lumière et l'opacité, le surmoi et le ça freudiens, parce qu'il ne peut être résolu, débouchera sur une tragédie.

---

<sup>3</sup> *A Study in Scarlet*, la première aventure (relatée) du héros, paraît dans le *Beeton's Christmas Annual* de décembre 1887. L'action se déroule néanmoins en 1878 (voir *supra*, note 16).



## II.

### *LE « CAS HOLMES »*

C'est dans le sein d'une Grande-Bretagne à la fois inquiète, inquiétante, paradoxale et légère que s'enracine le mythe holmésien. Sans doute éprouvait-on un obscur désir d'ordre, de justice et de vertu dans une société puritaine néanmoins minée par le vice et l'immoralité, et Doyle se fit le porte-parole de cette Angleterre « des purs ». Celui qui toujours marqua un profond attachement aux valeurs britanniques, menant une existence digne et exemplaire, ne pouvait qu'engendrer, croit-on, un personnage sans peur et sans reproche, un héros au sens le plus absolu du terme – la réincarnation du Sauveur.

Cependant l'écrivain ne pouvait échapper entièrement à l'influence mortifère de son milieu, et Sherlock Holmes, presque à l'insu de son créateur, devait porter les stigmates de cette époque ambiguë, poussant même la logique fort loin.

#### **Un enfant du siècle ?**

#### **Psychophysiologie du dandy**

Le XIXe siècle expirant engendre, on l'a vu, des êtres bizarres, d'une essence pervertie et participant de la subversion de toutes les valeurs. Volontiers provocateurs, adeptes du paradoxe, poseurs et dépressifs, ils ont l'âme « artiste », cultivent le raffinement et la misanthropie.

La vieille Europe emprisonne en son sein de glace ses propres enfants, dans le cœur desquels elle distille des venins singuliers, extatiques, dont on meurt lentement, et trop souvent avec délectation. C'est une fièvre douloureuse, une euphorie grave que celle du dandy fin de siècle, ce personnage ironique et désabusé, empli d'amour et de fiel, misogyne, solitaire et drogué. Amoureux des extrêmes, il plane seul au-dessus des gouffres obscurs de la psyché, évoluant avec désinvolture sur la corde raide. C'est un héros métaphysique, dans le droit sillage d'Hamlet, fils du romantisme et d'une histoire déjà à bout de souffle, qu'on ne peut désormais plus appréhender autrement qu'avec cynisme, tant elle a montré l'uniformité et la désolante monotonie de ses tours. Le dandy est un nihiliste qui désespère et « qui voudrait croire<sup>1</sup> », un enfant épris d'absolu que le monde a déçu.

La sensibilité décadente, enracinée dans le sentiment nostalgique, émerge sans hasard au cœur même du romantisme, propice à l'éclosion d'un mouvement plus noir empli de cette même désespérance exaltée, ravageuse et si favorable à l'épanchement et à l'évocation des démons intérieurs. On peut succomber aux fleurs vénéneuses de la littérature sans en mesurer forcément la toxicité. Mais l'univers décadent possède le charme invincible des sortilèges, et pénétrer la touffeur d'un tel jardin expose l'âme à des parfums définitifs, enchanteurs et violents, qui s'ancrent pour l'éternité.

Le décadent est un hybride, le fruit bizarre de l'étrange accouplement de l'« homme naturel » de Sade (l'expression est d'Apollinaire) et du dandy, ce parangon de l'artifice. Amoureux du contraste, il se définit essentiellement par l'oxymore. C'est un barbare raffiné, une brute précieuse et érudite lâchée dans la modernité qu'il abomine tout en jouissant de ses œuvres. Il pare sa vie comme il pare ses intérieurs, à la manière d'un sauvage affamé, versatile et pourtant esthète, qui entasserait dans sa caverne pierres de lune et météorites, un fatras hétéroclite de jolies choses glanées dans l'errance capricieuse des jours. Drogué à la beauté, il lui faut sans cesse renouveler sa provision vitale, retremper sans cesse son vieux sang de blasé aux sources d'une nouveauté pérenne.

Le décadent est sans conteste un alchimiste de la sensation. Vécue par la chair et analysée par l'esprit, celle-ci se métamorphose en métaphysique et, ainsi transcendée, devient moyen de connaissance de l'infini, de l'ineffable, de l'improuvé. L'homme se constitue lui-même comme sujet d'expérimentation, multiplie les pratiques esthésiques. La vie devient expérience de la matière, que l'intellect achève de muer définitivement en protagoniste capitale : le corps, objectif, est rendu à sa seule chair, vectrice de sensations et ultime divertissement d'une âme ennuyée et irrémédiablement solitaire.

Le sensationnisme d'un Jean des Esseintes, par exemple, est hérité de celui du marquis de Sade, dont les expériences érotiques infinies ont fait à jamais le grand initiateur d'un certain remède à l'ennui. Point n'est besoin, pour échapper aux « épines de la

---

<sup>1</sup> Huysmans, *A rebours* (1884), Paris, Gallimard, coll. Folio, 1977, p. 349. Ce roman, qui fut la « bible » de Paul Valéry et du mouvement décadent, a pour héros l'immémorial Jean des Esseintes.

vie<sup>1</sup> », de parcourir les mondes : l'antidote se trouve en soi, le secret est inscrit au cœur de la chair. Mais si le héros sadien atteignait ainsi un bonheur relatif, le décadent, son fils spirituel mais enfant d'un siècle finissant, frappé d'impuissance physique et morale, ayant épuisé le faisceau des expériences charnelles et consumé d'ardeur cérébrale, se retrouve seul, face à la pure répétition de son moi dans une confrontation intérieure qui tourne à vide. Il est condamné à la passivité, au voyeurisme, aux « folies passionnelles des vieillards<sup>2</sup> » ou des esthètes. Son corps, perpétuellement exaspéré, continuellement requis, sollicité, est invalidé par sa surexcitabilité même. C'est un corps qui s'excède lui-même. Il est à la fois ce qui permet la sensation et ce qui lui fait éternellement obstacle; contrairement au corps pornographique de Sade, mécanique et parfait, celui-ci bute contre son humanité. De là ses apothéoses, ses surenchères perpétuelles, mais vaines. Le décadent est un nietzschéen à rebours, qui voudrait « en être » mais qui connaît ses limites.

Dès lors, quel palliatif apporter à l'ennui, ce mal inhérent à la condition humaine ? Schopenhauerien fervent, l'esthète tente de se tourner vers l'art, cette chimère de l'immortalité, et philosophe en solitaire dans sa « thébaïde raffinée<sup>3</sup> », ultime refuge « hors du monde<sup>4</sup> » qui s'apparente déjà à une abstraction. Tout en sachant bien que la maladie est mortelle. Dans un monde dépossédé peu à peu de tous ses secrets (c'est-à-dire de toutes ses promesses) et marqué irrémissiblement par la mort de Dieu<sup>5</sup>, l'espoir se tarit jusqu'à n'être plus qu'un mince filet de larmes, de pus et de sang. Il ne reste plus qu'à tenter de vivre dans cette trace mortelle, mais d'une seconde vie artificielle, lucide et mutilée de sa part vive, comme superposée à l'initiale, la conscience sur l'espoir joyeux. Il faut laisser se dérouler le pitoyable fil de l'existence et tenter de le suspendre, quand l'occasion s'en présente, aux fanions pauvres et cent fois brandis, du divertissement.

---

<sup>1</sup> Sade, *La Philosophie dans le boudoir* (1795), Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1998, p. 3.

<sup>2</sup> Huysmans, *op. cit.*, p. 211.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>4</sup> Voir le poème de Thomas Hood, *The Bridge of Sighs* (1884). Baudelaire reprit les vers 70-71 pour en faire le titre de l'un de ses *Petits Poèmes en prose*. Poe les avait déjà utilisés dans *The Poetic Principle*.

<sup>5</sup> Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* (1883-1885). Tr. fr. *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Librairie Générale Française, coll. Le Livre de Poche, 1983 (tr. Georges-Arthur Goldschmidt), p. 7. La « bonne nouvelle » de Zarathoustra, précédemment apportée par Henrich Heine dans le second livre de *Zur Geschichte der Religion und Philosophie in Deutschland* (1835) : « Entendez-vous la clochette ? Agenouillez-vous. On apporte les sacrements à un Dieu mourant. » Jean-Paul Richter, en 1790, avait déjà annoncé la mort de Dieu dans son *Siebenkaes*.

Mais le divertissement, depuis Pascal, est ce qui fait que l'on se perd, que l'on s'oublie, que l'on se soule mortellement. La solitude est son pendant; comme elle, il confronte l'être à sa propre disparition. La sensualité, la drogue, l'évasion dans un passé rendu illusoirement mythique par la seule puissance de l'imagination sont des remèdes chimériques et se révèlent de « misérables miracles ». Seul l'art permet l'échappée suprême hors de la médiocrité du monde. Mais l'art, loin d'étouffer la nostalgie, l'exacerbe au contraire.

Sherlock Holmes, qui mit un point d'honneur à hisser l'enquête criminelle au rang d'art véritable, fera de cette vérité la douloureuse expérience.

### Ecarts et similitudes

Lorsque Conan Doyle imagine son personnage, celui-là même qui le fit accéder à cette notoriété qu'il s'imaginait, à tort, obtenir grâce à ses romans historiques, nous sommes en 1886. *A Study in Scarlet* paraît l'année suivante, dans un almanach<sup>1</sup> : un héros vient de naître, pâle, émacié, idéaliste et désespéré. Il a pour nom Sherlock Holmes.

On renonce à trancher la question de savoir si l'homme a réellement existé. Les cyniques esquivent l'éventualité, les âmes romantiques espèrent secrètement. Il reste que le dandy de papier évolue souvent de la même façon que le dandy de chair, oscillant sans cesse entre imaginaire et réalité, passant perpétuellement des paradis artificiels au cauchemar du monde.

La personnalité holmésienne, si elle est parcourue d'influences décadentistes, est cependant beaucoup plus complexe et ne se réduit pas à un « type ». Assurément, le héros doyenien procède du dandy, tout en s'en démarquant absolument, parce que sa vocation, sans doute, est plus haute. Chez lui, l'enracinement dans l'époque se double d'un dépassement absolu du temps. De là son accession à l'intemporalité, et donc, à l'héroïsme mythique. S'il participe de l'esthète, s'il en adopte volontiers l'ironie, le pessimisme et l'arrogance, il n'en partage pas la frivolité. L'hôte de Baker Street n'est rien moins que frivole. Dans sa quête passionnée d'une morale absolue, il est à des lieues de l'esthétisme pervers de ses contemporains. Il diffère ainsi profondément de la sensibilité fin de siècle, tout en lui étant infiniment lié.

C'est au cœur de Londres, au 221b Baker Street exactement, qu'habite l'illustre détective, dans un appartement qu'on imagine fait de boiseries sombres, de teintes acajou et de meubles séants, couleur de Stradivarius. Décence et rigidité. Acuité de l'esprit. Superbe indifférence du corps. Tout au plus s'y permet-on de fumer la pipe et, parfois, le cigare, et même la cigarette, qui sont divertissements de gentleman. Il arrive néanmoins que, dans le fond d'une pièce obscure, on introduise une aiguille dans la

---

<sup>1</sup> Voir *supra*, note 37.

veine bleue d'un bras blanc, et qu'on y fasse jaillir quelque substance clandestine, histoire de rompre le *spleen*. Mais c'est alors raffinement d'intellectuel, divertissement spirituel, échappée vers un univers profus - jamais un vice<sup>1</sup>. L'Angleterre victorienne, si elle pratique l'hypocrisie (et notamment l'hypocrisie sexuelle) à un très haut degré, sauve néanmoins les apparences - contrairement à la France, qui multiplie ouvertement les références à Sade, à Restif, à Rabelais. Outre-Manche, on sait se tenir droit, on pratique une politesse exquise, on manie le paradoxe avec élégance. On essaie d'être civilisé. Mais les héros, eux, n'ont pas à se retrancher derrière des attitudes, ils n'ont pas à faire illusion : ils sont. Purs et sans tache, ils vont au bout de la logique du temps, *chevauchent, bardiment chevauchent*, au-dessus de la mêlée, vers quelque eldorado inconnaissable.

Car Sherlock Holmes est d'abord un héros, probablement le dernier. Paladin ultime de la littérature, il a sa place aux côtés d'Ulysse et de Don Quichotte. Certes la vieille tristesse espagnole s'est esthétisée, a dépassé les frontières ibériques. Elle est devenue la maladie européenne. En ce siècle finissant, les esprits souffrent d'*acedia* quand les corps, eux, se consomment, victimes de *perniciosa*, dans la fréquentation interlope des villes d'eau : Venise, Bruges, Londres. Londres et ses brouillards perpétuels, métaphore de l'âme humaine, emblème de ses tréfonds, de ses penchants inavouables. Holmes, lui, se promène au milieu des décombres, en souriant. Étrange sourire cependant, où l'ironie le dispute toujours à quelque certitude mortelle, comme s'il revenait lui-même de très loin – de *là-bas*, peut-être, de cet enfer des damnés où tout est mortellement lisible. Initié à la vérité du monde, il se reconnaît un droit à la misanthropie. Et comment échapper à la déréliction lorsque que l'on s'est, comme lui, spécialisé dans l'insoutenable étude de l'envers du décor ?

Le personnage doyen est un fruit parfait du décadentisme victorien. C'est un dandy, bien qu'il ne paraisse guère en dehors de la scène du crime, et c'est un esthète, quoiqu'il n'ait pas la manie de la collection – sinon celle des enquêtes criminelles. À l'instar de De Quincey, l'assassinat pour lui est « un des beaux-arts<sup>2</sup> », et son élucidation constitue le suprême raffinement de l'art. Holmes, avant d'être détective privé, est d'abord un artiste<sup>3</sup> de l'eau la plus pure, professant ce noble désintéressement<sup>4</sup> cher à la théorie de « l'art pour l'art<sup>5</sup> » de son époque. Il élève l'enquête policière au rang de chef-

---

<sup>1</sup> « [L]es habitudes fort simples [de Holmes] frôlaient l'austérité. En dehors de la cocaïne dont il usait par intermittences, je ne lui connaissais pas de vice » (Watson). Conan Doyle, « The Yellow Face » (1893), in *Memoirs of Sherlock Holmes*. Tr. fr. « La Figure jaune », in *Les Mémoires de Sherlock Holmes*, Paris, Editions Robert Laffont, coll. Bouquins, tome I, 1987 (tr. Bernard Tourville), p. 496. Dès le début, le docteur avait remarqué « [l]a sobriété en tout, [l]a tempérance habituelle » de son compagnon (*Une étude en rouge*, p. 14).

<sup>2</sup> En écho au livre éponyme de De Quincey, *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts*.

<sup>3</sup> « Si je revendique pleine justice pour mon art, c'est parce que, justement, cet art est une chose impersonnelle, qui me dépasse moi-même ». « Les Hêtres-Rouges », p. 445-446.

d'œuvre, et cite Flaubert : « L'homme n'est rien ; c'est l'œuvre qui est tout.<sup>1</sup> » Il peint ses tableaux par touches précieuses, souvent sarcastiques, et se mire dans le regard de son fidèle et légendaire assistant, le docteur Watson. C'est un narcissique. Il lui faut un public, un faire-valoir, un admirateur fervent, et l'ancien combattant d'Afghanistan joue ce rôle à la perfection. « Vous possédez à un degré magnifique le don de silence ! »<sup>2</sup>, lui lancera Holmes avec malice. Le docteur est là pour mettre le détective en scène. S'il lui est « un compagnon incomparable<sup>3</sup> », c'est que sa parole, essentiellement écrite, est à son service exclusif. Watson est le biographe, celui qui s'emploie à dévoiler au monde le génie, la brillante intelligence du « logicien le plus incisif et [du] policier le plus dynamique de l'Europe<sup>4</sup> ».

Holmes n'a pas de vie sentimentale. Il se décrit lui-même comme un être *incapable d'aimer*<sup>5</sup>, et professe, en gentleman averti, le mépris des femmes<sup>6</sup>, d'une façon tout à

---

<sup>4</sup> « Holmes aimait tellement son art qu'il était aussi disposé à accorder son aide que son client à la solliciter ». Conan Doyle, « The Naval Treaty » (1893). Tr. fr. « Le Traité naval », in *Les Mémoires de Sherlock Holmes*, p. 640. Cependant il déroge volontiers à cette règle lorsqu'il a devant lui des personnages riches, prestigieux et infatués.

<sup>5</sup> Holmes emploiera d'ailleurs l'expression : « L'homme qui a la passion de l'art pour l'art [...] tire souvent ses plaisirs les plus délicats de manifestations mineures ou soi-disant inférieures ». « Les Hêtres-Rouges », p. 445. Il se démarque pourtant radicalement de cette théorie par la moralité scrupuleuse qu'il manifeste dans sa vie et dans ses œuvres, à la différence d'un Wilde pour qui « la sphère de l'art et la sphère de l'éthique sont absolument distinctes et séparées » (lettre de juin 1890 à l'éditeur de la *Saint James Gazette*).

<sup>1</sup> Conan Doyle, « The Red Headed League » (1891). Tr. fr. « La Ligue des rouquins », in *Les Aventures de Sherlock Holmes*, p. 256.

<sup>2</sup> Conan Doyle, « The Man with the Twisted Lip » (1891). Tr. fr. « L'Homme à la lèvre tordue », in *Les Aventures de Sherlock Holmes*, p. 320.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Conan Doyle, « A Scandal in Bohemia » (1891). Tr. fr. « Un scandale en Bohême », in *Les Aventures de Sherlock Holmes*, p. 217.

<sup>5</sup> « Je n'ai jamais aimé, Watson ». Conan Doyle, « The Devil's Foot », in *His Last Bow*. Tr. fr. « L'Aventure du pied du diable », in *Son dernier coup d'arbit*, Paris, Editions Robert Laffont, coll. Bouquins, tome II, 1979 (tr. fr. Gilles Vauthier), p. 668.

<sup>6</sup> « On ne peut jamais faire totalement confiance aux femmes ; pas même aux meilleures d'entre elles ». Conan Doyle, *The Sign of the Four* (1890). Tr. fr. *Le Signe des Quatre*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. Bouquins, tome I, 1987 (tr. fr. Michel Landa), p. 165. Holmes croit encore que « les femmes sont naturellement cachottières » (« Un scandale en Bohême », p. 226). Il est également souvent question au cours des Aventures de la fameuse intuition féminine, censée être le pendant

fait paradoxale lorsqu'on songe que le mal qu'il combat est, dans la réalité comme dans la fiction, presque exclusivement œuvre masculine. La rencontre d'Irène Adler tempère toutefois cette misogynie<sup>7</sup> qui, notons-le, n'est jamais profanatrice, injurieuse ou grivoise. On est à des lieues de l'hostilité graveleuse, de la licence et de l'obscénité latines. Ici, point de lubricité ni d'affronts abrupts, bien au contraire : Holmes ne se départit jamais de l'extrême courtoisie britannique.

Certains exégètes un peu trop sensibles aux modes, comme cela arrive souvent, ont pu écrire que le duo formé par Holmes et Watson formait un ménage homosexuel typiquement victorien, enraciné dans le non-dit et voué au secret. Rien n'est cependant plus controuvé que cette affirmation, car Sherlock Holmes plane loin au-dessus du sexe et de ses turpitudes. Ce sujet ne l'intéresse pas, qu'il soit d'obédience masculine ou féminine. Sa possible androgynie, perceptible à travers d'épisodiques travestissements, ne dépasse pas le cadre ludique et utilitaire. Le héros, par nature, est d'abord un être asexué, dépris de la chair. Holmes n'éprouverait probablement que mépris, voire superbe indifférence, pour des êtres réduits à des expédients purement physiques qui, loin de rompre la monotonie de l'existence, ne font au contraire que l'entretenir et lexicarber. Contre le décadent commun, point d'évasion ni de salut dans la sensualité, donc, quelque raffinement qu'on persiste à lui inventer. Le mental, chez lui, est venu à bout du corporel, ce qui explique que sa jouissance soit elle aussi d'ordre purement cérébral : si la cocaïne est un excitant, elle ne stimule jamais que l'esprit, dont elle fait exploser les limites. La drogue n'est pas pour le détective ce produit de consommation, cet ingrédient sensualiste qu'elle deviendra après Michaux et les poètes de la Beat Generation : elle n'est pour lors qu'un moyen d'exploration du champ de la conscience, cette conscience merveilleuse dans laquelle gît la révélation.

Si l'hôte de Baker Street partage certaines des attitudes du dandy fin de siècle, il s'en distingue ainsi radicalement sur le plan de la morale. Mais il l'égale et probablement le dépasse sur son propre terrain, dans sa volonté d'aller sans cesse au-delà des apparences pour remonter jusqu'aux sources du mal. A ses propres risques et périls, car on ne revient pas d'un tel voyage.

---

(bien sûr inférieur) de l'intelligence et de la rationalité masculines. Le héros doyenien, à l'instar de Watson et de l'ensemble des hommes de son temps, admet donc l'existence d'une « nature » féminine, incapable de discerner derrière cette prétendue nature le résultat de siècles d'éducation patriarcale. Cette évidence du primat de la culture avait pourtant été dénoncée par le philosophe féministe J. S. Mill en 1869, dans *The Subjection of Women*. Conséquence directe de cette aliénation, les femmes elles-mêmes conçoivent leur propre sexe comme inférieur : « Devant choisir entre [mon mari et mon enfant], dans *ma faiblesse de femme* je me suis détournée de ma petite fille », dit ainsi Mme Grant Munro dans « La Figure jaune », p. 512. (Nous soulignons.)

<sup>7</sup> « Et voici pourquoi un grand scandale menaçait le royaume de Bohême, et comment les plans de M. Sherlock Holmes furent déjoués par une femme. Il avait l'habitude d'ironiser sur la rouerie féminine ; depuis ce jour, il évite de le faire. Et quand il parle d'Irène Adler, ou quand il fait allusion à sa photographie, c'est toujours sous le titre très honorable de *la femme* ». « Un scandale en Bohême », p. 233.

## Clefs pour l'ombre

N'est-il pas troublant de constater que l'archétype littéraire du détective, celui dont la profession consiste à percer des énigmes policières, est lui-même présenté d'emblée comme un mystère<sup>1</sup>, comme si le véritable objet de cette succession d'enquêtes devait, *in fine*, percer le mystère suprême, le « cas Holmes » ?

L'art exige sans doute du créateur qu'il introduise son personnage par cela même qui le fascine et l'attire inexorablement, mais si chaque enquête du héros doyllien trouve sa conclusion logique, et avec elle son élucidation, il demeure qu'à la fin des Aventures le mystère Holmes est loin d'être résolu. Il est cependant dans la logique de la littérature que plane un non-dit essentiel, même s'il y a par ailleurs révélation. C'est au lecteur de percevoir les signes et de les agencer de telle sorte que « le motif dans le tapis » transparaisse, sans pour autant que le dessin plus vaste qui l'enserme perde de sa force ou de son relief. Le lecteur est condamné à la conjecture perpétuelle, sans quoi l'enchantement se défile et la poésie s'envole. Néanmoins l'accumulation d'indices conduit-elle à forger des hypothèses, dont on peut esquisser les bases.

### Origines d'une vocation

Si l'on s'interroge sur l'origine du penchant singulier que Holmes manifeste pour la criminologie<sup>2</sup>, on est obligé d'inventer au héros une enfance, à défaut d'un passé<sup>3</sup>, puisque la psychanalyse prétend que tout se joue dans le vert de la vie. A moins d'avoir lui-même vécu quelque épisode dramatique, c'est toujours par l'*imagination*, et donc par la *lecture*, qu'un enfant approche le monde (encore) interdit du crime.

---

<sup>1</sup> « Il n'est pas facile d'exprimer l'*inexprimable* ! [...] [Holmes] a un don de divination extraordinaire. Plusieurs ont cherché sans succès à se l'expliquer.

- Oh ! un *mystère* ? A la bonne heure ! dis-je en me frottant les mains. C'est très piquant. Je vous sais gré de nous avoir mis en rapport. L'étude de l'homme est, comme vous le savez, le propre de l'homme.

- Alors étudiez-le ! dit Stamford en prenant congé de moi. Mais vous trouverez le *problème* épineux !... » [Nous soulignons.] Conan Doyle, *A Study in Scarlet* (1887). Tr. fr. *Une étude en rouge*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. Bouquins, tome I, 1987 (tr. fr. Pierre Baillargeon), p. 9-13.

<sup>2</sup> Stamford, l'homme qui met en présence Holmes et Watson, use d'ailleurs d'une plaisante périphrase pour définir le détective : « Vous êtes les annales ambulantes du crime ! », lui lance-t-il. *Ibid.*, p. 12.

<sup>3</sup> On ne sait pratiquement rien de l'existence de Holmes avant sa rencontre avec Watson, son biographe.

Dans le cas du détective, l'on écartera définitivement l'hypothèse d'une scène traumatisante vécue dans les premières années : on n'a en effet aucun élément qui permette de confirmer ou d'infirmer cette supposition. Il est permis en revanche de voir en Holmes un enfant qui lut beaucoup et qui, par ce biais, développa ses facultés imaginatives.

La lecture est généralement un acte solitaire, qui procède lui-même de l'isolement, imposé ou choisi. Or l'hôte de Baker Street, s'il est sans amis<sup>1</sup>, n'est pas sans famille<sup>2</sup>. Il possède surtout un frère du nom de Mycroft, dont on ne découvre l'existence que tardivement dans le cycle<sup>3</sup>. Le criminologue dépeint son aîné comme un être véritablement prodigieux, hors du commun, génial, misanthrope et, conséquemment, solitaire<sup>4</sup>. Si une vive affection les unit, ils se fréquentent néanmoins très peu, et rien n'indique que cela ait pu être différent par le passé.

Holmes ne mentionne à aucun moment ses géniteurs, et cet « oubli » n'est probablement pas innocent. Son père ressemblait peut-être au propre père de Doyle<sup>5</sup>, auquel cas l'enfant se serait tourné, faute d'une image masculine satisfaisante, vers les preux

---

<sup>1</sup> Voir *infra*, note 104.

<sup>2</sup> « Mes ancêtres étaient des petits propriétaires de la campagne qui ont mené une existence conforme à leur classe sociale. Toutefois j'ai choisi un genre de vie bien différent, peut-être parce que ma grand-mère était la sœur de Vernet, le peintre français. L'art dans le sang peut s'épanouir des façons les plus diverses ». Conan Doyle, « The Greek Interpreter » (1893). Tr. fr. « L'Interprète grec » in *Les Mémoires de Sherlock Holmes*, p. 622.

<sup>3</sup> « Quand je dis donc que mon frère Mycroft est doué d'un pouvoir d'observation supérieur au mien, vous pouvez considérer que je vous dis la vérité vraie ». *Ibid.*, p. 623.

<sup>4</sup> Le Club Diogène, dont Mycroft est l'un des fondateurs, suffirait à lui seul à démontrer son génie : « Dans Londres il y a beaucoup d'hommes qui, soit par timidité, soit par misanthropie, ne recherchent pas la société. Mais ils n'en sont pas pour autant adversaires des bons fauteuils et des derniers périodiques. C'est pour leur convenance que le Club Diogène a été lancé, et il compte aujourd'hui les hommes les plus insociables et les moins mondains de la capitale. Aucun membre du Club Diogène n'est autorisé à s'intéresser à l'un quelconque de ses collègues. Sauf dans le salon des étrangers, personne n'a le droit de parler sous aucun prétexte ; à la troisième infraction, le bavard peut être frappé d'expulsion ». *Ibid.*, p. 624.

<sup>5</sup> Voir *supra*, note 2. On trouverait alors une explication à la tempérance de Holmes, qui serait sa propre manière d'effacer les excès du père, comme Doyle, en créant le détective, chercha à réhabiliter le sien. Le mépris ouvertement affiché du héros pour les opiomanes qui sont, à l'instar des alcooliques, des hommes déchus, est révélateur du ressentiment de l'écrivain : « Si vous aviez la bonté de vous débarrasser de cet abruti, je serais enchanté d'avoir avec vous une petite conversation. [...] En bref, Watson, je suis plongé dans une enquête passionnante, et j'espérais découvrir une piste en écoutant les bavardages incohérents de ces idiots ». « L'Homme à la lèvres tordue », p. 318-319.

chevaliers des livres. Celui qui par la suite devait incarner l'héroïsme se serait alors identifié à ces personnages illustres et, à travers cette identification, aurait préservé symboliquement le père du désastre, en lui procurant une sorte de rachat. Son attitude négative à l'égard des femmes puiserait quant à elle ses racines dans un amour maternel défectif<sup>1</sup>. Sa misogynie, souvent emplie d'amertume, peut être le symptôme de quelque déception initiale, lancinant chagrin qui n'aurait jamais trouvé à se résorber. Sans doute Holmes, sous des dehors insensibles, était-il capable d'aimer, mais il n'a pas osé : il a préféré haïr. Le détective n'a de ce fait aucune vie érotique ; son travail absorbe toute son énergie. Les psychanalystes, ayant pour habitude de tout ramener à la sexualité<sup>2</sup>, parleraient vraisemblablement ici de sublimation. Mais c'est oublier l'amour, le manque d'amour : s'il y a sublimation chez le héros doyen, c'est uniquement pour pallier ce défaut de tendresse originel, et non pour assouvir une libido depuis longtemps dépassée.

Le goût développé par le jeune Sherlock pour la littérature cesse donc d'être une hypothèse pour devenir une certitude : l'enfant malheureux chercha à fuir le réel insatisfaisant en plongeant dans le monde de l'imaginaire, où tous les rêves sont permis et les espoirs réalisés. On se représente sans peine les récits d'aventures remplacés peu à peu par des péripéties moins innocentes glanées au hasard des périodiques<sup>3</sup>, péripéties qui s'ancreraient cette fois dans la trame du réel. Watson note d'ailleurs dans une liste fameuse qu'il établit à propos de son compagnon que ses connaissances « en littérature à sensation [sont] immenses<sup>4</sup> », et qu'il « semble posséder tous les détails de chaque crime horrible commis au cours du siècle<sup>5</sup> ». Il y aurait ainsi, à la base de la vocation holmésienne, une *curiosité* morbide pour l'épouvantable, une fascination du gouffre que la lecture aurait d'abord comblée.

---

<sup>1</sup> La situation de Mycroft est identique à celle de son puîné : c'est un célibataire qui n'a pas de relations avec les femmes.

<sup>2</sup> Manie dénoncée notamment par George Steiner lorsqu'il écrit à propos du fondateur de la psychanalyse : « Freud est l'un des plus grands créateurs de mythes, et l'un des plus grands écrivains. [...] *Son incroyable surévaluation du sexuel*, l'alphabet archaïque des rêves qu'il expose avec un réel génie du style, son agnosticisme stoïque, disparaissent rapidement dans le somptueux mausolée de la " Belle Époque " européenne, patriarcale et " middle class ". » Review of J.M. Masson's *Freud : The Assault on Truth*. *The Sunday Times*, 27 mai 1984.

<sup>3</sup> Le lecteur initié n'ignore pas la prédilection de Holmes pour les journaux, particulièrement pour les rubriques « faits divers » et « petites annonces ».

<sup>4</sup> *Une étude en rouge*, p. 16.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 16-17.

L'amour absent d'une mère insensible creusa dans l'âme de l'enfant une faille douloureuse que les histoires criminelles, parce qu'elles participaient de l'horrible, tentèrent d'adoucir par la surenchère. De cet amour maternel inconnaissable naîtra la quête de Holmes, sans cesse à la poursuite de *l'objet perdu* qui, dans son cheminement futur, deviendra la *vérité*, parce qu'elle seule peut répondre à la lancinante question : « Pourquoi ? »

### Les rançons de la vérité

La fiction, si elle permet l'évasion dans un monde parallèle à la réalité banale et décevante, n'est cependant jamais que la vérité que dissimule le mensonge des adultes. Or la découverte du fruit de la connaissance, qui résulte de *l'insatisfaction* et de la *curiosité*, a un prix, d'autant plus élevé qu'on est jeune. Toute science se paye ici-bas, et le héros doylien n'échappera pas au châtement. A travers la lecture, c'est l'imagination qui se développe, et l'imagination est dangereuse parce qu'elle met l'homme sur la voie de la vérité, dont la science n'est destinée qu'à Dieu. « L'horreur ne va pas sans l'imagination<sup>1</sup> », observera Holmes. Qu'on inverse les termes de la phrase et l'on aura peut-être une idée des affres que traverse celui qui s'est fait une vocation de *deviner* :

« Savez-vous, Watson, [...] que je suis victime d'une malédiction ? Un esprit comme le mien ne peut pas faire autrement que de considérer toute chose uniquement par rapport à son métier. Vous, vous regardez ces maisons éparpillées dans le paysage, et vous les trouvez belles. Moi, je les regarde aussi, et la seule pensée qui me vient à l'idée, c'est qu'elles sont bien isolées et qu'un crime commis par ici aurait beaucoup de chances de rester impuni.

- Dieu du ciel ! [...] Pourquoi associer le crime à ces chères petites demeures ?

- Elles me remplissent toujours d'une certaine horreur. Mon sentiment, Watson, basé sur l'expérience, est que les ruelles les plus sordides de Londres enrichissent beaucoup moins les annales du crime que cette campagne souriante et verdoyante. [...] Considérez ces maisons isolées, encloses chacune dans ses propres terres, habitées pour la plupart par de pauvres gens qui ignorent quasiment tout de la loi. Songez à ces manifestations d'infamale cruauté, de méchanceté rusée qui

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 38.

peuvent se donner libre cours, tantôt ici, tantôt là, à l'insu du monde entier.»<sup>1</sup>

Là où le docteur ne perçoit que joliesse, quiétude et ingénuité, son compagnon, lui, pressent l'horrible vérité derrière l'apparence banale, le visage grimaçant derrière le masque lisse, l'autre face de la *persona* : « l'homme est [cette] étrange énigme<sup>2</sup> » qu'il s'est chargé de percer à jour. De là son inaptitude au bonheur, à l'espérance, car tout en l'homme se destine au mal. « Je m'appelle Sherlock Holmes. C'est mon métier de savoir ce que les autres gens ne savent pas<sup>3</sup> ». « C'est mon métier de connaître des tas de choses. Peut-être me suis-je entraîné à voir ce que d'autres ne voient pas...<sup>4</sup> » Il est condamné à tout *voir*, à tout *savoir*. Cette pénétration absolue du cœur humain, ce trait divin, l'accule au désenchantement. S'il lui arrive de rire, ce rire ne peut être que silence<sup>5</sup>, ou sarcasme<sup>6</sup> : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Tout ce qui est a déjà été<sup>7</sup> ». La nature humaine est toujours tragiquement la même.

A l'odieuse réalité il faut absolument échapper, et s'efforcer, vaille que vaille, au divertissement. D'une essence austère, raffinée, Sherlock Holmes, parce qu'il répugne aux plaisirs grossiers que dispense le monde, comblera son ennui par une personnalité protéiforme et carnavalesque dont les facettes ironiques sont autant de bouteilles jetées dans la mer de la désillusion.

### Un roi sans divertissement

L'enquête criminelle constitue pour le logicien un délassément, un jeu, une sorte d'énigme purement cérébrale, sa manière personnelle, avec la cocaïne, d'échapper

---

<sup>1</sup> « Les Hêtres-Rouges », p. 454-455.

<sup>2</sup> *Le Signe des Quatre*, p. 177.

<sup>3</sup> Conan Doyle, « The Blue Carbuncle » (1892). Tr. fr. « L'Escarboucle bleue », in *Les Aventures de Sherlock Holmes*, p. 351.

<sup>4</sup> Conan Doyle, « A Case of Identity » (1891). Tr. fr. « Une affaire d'identité », *op. cit.*, p. 260.

<sup>5</sup> « A quelques mètres de là, il s'arrêta sous un lampadaire et rit de tout son cœur, mais silencieusement, comme lui seul savait le faire ». « L'Escarboucle bleue », p. 350.

<sup>6</sup> « Ce ricanement cassant qui était chez lui le plus proche du rire ». Conan Doyle, « The Sussex Vampire », in *The Case-Book of Sherlock Holmes*. Tr. fr. « Le Vampire du Sussex », in *Les Archives de Sherlock Holmes*. Cité et traduit par Pierre Nordon, *op. cit.*, p. 31.

<sup>7</sup> *Une étude en rouge*, p. 27.

aux « épines de la vie »<sup>1</sup>, dont la plus acérée est incontestablement celle de *l'ennui*, le « monstre délicat » de Baudelaire<sup>2</sup>. Son *narcissisme* exacerbé, son goût de la mise en scène, du déguisement et de l'effet dramatique sont autant de feintes pour échapper à l'intolérable platitude de l'existence.

### L'homme ennuyé

Flaubert avait inauguré le motif de la fenêtre dans *Madame Bovary*. Trente ans plus tard, celui-ci n'a rien perdu de son acuité : dans l'appartement de Baker Street, on regarde souvent par cette ouverture commode sur le théâtre du monde. Nombre d'enquêtes débutent ainsi. Et pour cause : on y guette sans cesse l'instant où « le fil rouge du meurtre se mêle[ra] à l'écheveau incolore de la vie »<sup>3</sup>. Parfois l'attente est récompensée<sup>4</sup>, l'extérieur apportant son lot d'excitations nouvelles. Elle est d'autres fois cruellement déçue :

« Approchez-vous de la fenêtre, [Watson]. Le monde a-t-il jamais été aussi lugubre, médiocre et ennuyeux ? Regardez ce brouillard jaunâtre qui s'étale le long de la rue et qui s'écrase inutilement contre ces mornes maisons ! Quoi de plus cafardeux et de plus prosaïque ? Dites-moi donc, docteur, à quoi peuvent servir des facultés qui restent sans utilisation ? Le crime est banal, la vie est banale, et seules les qualités banales trouvent à s'exercer ici-bas<sup>5</sup> ».

---

<sup>1</sup> Voir *supra*, note 39.

<sup>2</sup> « Mais parmi [...] les monstres glapissants [...], / Dans la ménagerie infâme de nos vices, Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde ! [...] / C'est l'Ennui ! [...] / Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat, / - Hypocrite lecteur, - mon semblable, - mon frère ! » Baudelaire, « Au lecteur », in *Les Fleurs du mal* (1857 ; 1861 ; 1868), Paris, Éditions du Panthéon, coll. « Pastels », 1946, p. 8.

<sup>3</sup> *Une étude en rouge*, p. 37.

<sup>4</sup> « Holmes ! appellei-je. » J'étais en train, ce matin-là, de regarder par notre fenêtre dans Baker Street. – Holmes ! répétei-je. Un fou en liberté se promène. Triste spectacle ! [...] » Paresseusement, mon ami émergea de son fauteuil ; mains enfouies dans les poches de sa robe de chambre, il vint plonger par-dessus mon épaule pour voir la scène. C'est ainsi que débute « Le Diadème de Béryls ». Conan Doyle, « The Beryl Coronet » (1892). Tr. fr. « Le Diadème de béryls », in *Les Aventures de Sherlock Holmes*, p. 422.

<sup>5</sup> *Le Signe des Quatre*, p. 113-114.

La fenêtre devient ainsi le symbole de l'attente, marque de l'ennui. Londres est l'archétype de la cité européenne, grise, séculaire, harassée. L'habitant d'une telle ville se sent fatalement à bout de souffle, et devient la proie d'une inéluctable lassitude. L'envie le prend alors de s' « envoler [...] par cette fenêtre, [pour] planer au-dessus de Londres et [...] soulever doucement les toits, [...] risquer un œil sur les choses bizarres qui se passent, sur les coïncidences invraisemblables, les projets, les malentendus, sur les merveilleux enchaînements des événements qui se sont succédé à travers les générations pour aboutir à des résultats imprévus à l'origine<sup>1</sup> ». L'extraordinaire don visionnaire de Holmes l'autorise à revêtir le masque d'Asmodée chaque fois que le destin le lui permet, mais le destin est capricieux par nature, et l'énigme se fait désirer : « Il n'y a plus de grandes affaires. L'homme, ou du moins le criminel, a perdu en audace et en originalité<sup>2</sup> », se lamentera-t-il à plusieurs reprises.

De là des périodes de prodigieuse activité qui succèdent à des phases d'apathie profonde :

Dans ses accès de travail, il déployait une énergie à toute épreuve ; puis venait la réaction : pendant de longues journées, il restait étendu sur le canapé sans rien dire, sans remuer un muscle, depuis le matin jusqu'au soir. Alors son regard devenait si rêveur et si vague, que j'aurais pu le soupçonner de s'adonner à quelque narcotique ; mais sa sobriété en tout, sa tempérance habituelle interdisaient une telle supposition<sup>3</sup>.

Le docteur, hélas, ne tardera pas à déchanter, finissant par découvrir le vice secret de son colocataire. Pourtant, lorsque Holmes recourt à la cocaïne, c'est uniquement « pour protester à sa manière contre la monotonie de l'existence<sup>4</sup> ». A Watson qui lui reproche sa dépendance, il répond :

« Mon esprit refuse la stagnation [...] ; donnez-moi des problèmes, du travail ! Donnez-moi le cryptogramme le plus abstrait ou l'analyse la plus complexe, et me voilà dans l'atmosphère qui me convient. Alors je puis me passer de stimulants artificiels. Mais je déteste trop la morne routine de l'existence ! Il me faut une exaltation mentale :

---

<sup>1</sup> « Une affaire d'identité », p. 257.

<sup>2</sup> « Les Hêtres-Rouges », p. 446.

<sup>3</sup> *Une étude en rouge*, p. 14.

<sup>4</sup> « La Figure jaune », p. 496.

c'est d'ailleurs pourquoi j'ai choisi cette singulière profession ; ou plutôt, pourquoi je l'ai créée, puisque je suis le seul au monde de mon espèce<sup>1</sup>.

Seule « la logique [l]e sauve de l'ennui<sup>2</sup> ». Mais « l'inhabituel et [...] le fantastique<sup>3</sup> » ne courent pas les rues, aussi la morosité revient-elle fatalement à l'assaut :

« Hélas ! je le sens [l'ennui] qui me cerne encore !... Ma vie est un long effort pour m'évader des banalités de l'existence<sup>4</sup> »...

### Le poète

Il est cependant un autre expédient à la lassitude que la drogue et l'analyse : la *poésie*. Par ce terme il faut comprendre certes la poésie en tant que telle, mais aussi ses manifestations plus évanescentes que sont la musique et la bohème.

Etrangement Holmes n'affectionne guère la campagne, probablement parce qu'il y voit le théâtre privilégié de l'horrible<sup>5</sup>. A un moment inattendu pourtant, il se prendra de passion pour une rose, ce qui donnera lieu à un monologue métaphysique quasi shakespearien, d'autant plus bouleversant qu'il est unique dans les Aventures :

Il alla du lit vers la fenêtre ouverte et soutint la fleur penchée d'une rose moussue, en admirant la délicate harmonie du rouge et du vert. Je découvris là un nouvel aspect de son caractère, car je ne l'avais jamais vu auparavant s'intéresser aux créations de la nature.

- Nulle part la déduction n'est plus nécessaire que dans la religion, dit-il en s'adossant contre les volets. Le logicien peut en faire une science exacte. Il me semble que

---

<sup>1</sup> *Le Signe des Quatre*, p. 108.

<sup>2</sup> « La Ligue des rouquins », p. 256.

<sup>3</sup> Conan Doyle, « The Speckled Band » (1892). Tr. fr. « Le Ruban moucheté », in *Les Aventures de Sherlock Holmes*, p. 357.

<sup>4</sup> « La Ligue des rouquins », p. 256.

<sup>5</sup> Voir « Les Hêtres-Rouges », p. 454-455.

notre plus forte raison de croire en la bonté de la Providence repose dans les fleurs. Toutes les autres choses, nos qualités, nos désirs, notre nourriture, sont réellement indispensables à notre existence. Mais cette rose est un luxe. Son parfum et sa couleur sont un embellissement de la vie, mais pas une condition de la vie. C'est une bonté de la Providence qui procure à l'homme ces superflus, et voilà pourquoi je répète que nous devons beaucoup espérer des fleurs<sup>1</sup>.

Ce sera le seul instant de grâce éprouvé par le héros, l'unique moment où il se prendra à espérer. Et c'est une fleur qui réalise ce miracle.

Mais l'aspect le plus fascinant de Holmes réside assurément dans son amour du violon (dont il est dit qu'il constitue « son occupation favorite<sup>2</sup> »), instrument romantique s'il en est et dont il tire avec virtuosité de bien singuliers accords. « Talent remarquable, mais excentrique comme tous ses autres talents<sup>3</sup> », remarque à ce propos le raisonnable Watson, définitivement imperméable à l'extravagance, aux bizarreries de son compagnon, et répugnant à ses « soli exaspérants<sup>4</sup> ». Lorsqu'il est en verve, le détective discours volontiers « sur les violons de Crémone, sur les mérites relatifs du stradivarius et de l'amati<sup>5</sup> », manifestant un goût prononcé pour la musique en général : Vous vous rappelez ce que Darwin a dit de la musique ? Il prétend que, chez les hommes, la faculté de la produire et de l'apprécier a précédé de beaucoup la parole. C'est peut-être pour cela que l'influence qu'elle exerce sur nous est si profonde<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> « Le Traité naval », p. 651-652.

<sup>2</sup> *Une étude en rouge*, p. 39.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>6</sup> *Une étude en rouge*, p. 38.

Elle est pour lui un enchantement, l'idéale évasion « pour oublier ce temps de misère ainsi que le comportement encore plus misérable de [ses] congénères<sup>1</sup> », parce qu'elle est la poésie pure, cet état de perfection esthétique et morale qu'il brigue sans cesse.

Sa sensibilité lui fait préférer l'allemande à la française et à l'italienne<sup>2</sup> (il joue Mendelssohn à ravir). Avec le désespoir, la solitude et la mort, la musique formait d'ailleurs le nerf de cette éthique outre-Rhin dans laquelle Thomas Mann longtemps devait se complaire. Elle procure au génie de l'induction les délices de l'intellect et le sentiment des béatitudes. Sa volonté de puissance se dilue dans la souffrance, qui elle-même s'anéantit dans l'extase de la musique, dont le charme morbide et néo-romantique excite et endort tout à la fois.

La musique, par définition, transcende l'être jusqu'à la poésie absolue, élevant l'âme au-dessus d'elle-même, mais risquant aussi de la noyer dans un excès d'amertume et d'illusions<sup>3</sup>. Le sang ultime du héros charrie dans son flot sombre les inquiétudes et les sursauts d'un continent qui s'est pris d'amour pour lui-même. La vieille Europe, décadente et glacée, a inventé l'excès spirituel quand l'Orient, lui, révéla la chair. Holmes est l'envers de la chair, alors même que la drogue l'y ramène. Mais un corps de drogué est prompt à s'effacer, à s'oublier, à s'anéantir dans l'excès spirituel. Le désir n'y peut être que cérébral et platonique. S'il est lié à la mort et à la beauté, c'est en vertu de la poésie même, qui exige de l'artiste qu'il dépasse le monde, qu'il en fasse son inspiration. Dès lors, celui-ci, pris dans les rets du désir (délire) poétique, succombe soit à la mort, soit à la folie.

Ses goûts littéraires l'orientent également en partie dans la voie romantique. Celui dont Watson put dire que ses connaissances en littérature étaient « nulles<sup>4</sup> » lit pourtant Goethe dans le texte, et avoue sa prédilection pour Richter. Il n'apprécie guère Carlyle, cite en revanche Shakespeare, Boileau et La Rochefoucauld de mémoire. Sa misogynie est agréablement stimulée par les vers de Hâfiz, mais dans le même temps il lit Pétrarque et George Meredith. Il évoque encore Horace et jusqu'aux transcendentalistes américains.

---

<sup>1</sup> Conan Doyle, « The Five Orange Pips » (1891). Tr. fr. « Les cinq pépins d'orange », in *Les Aventures de Sherlock Holmes*, p. 311.

<sup>2</sup> Voir « La Ligue des rouquins », p. 246.

<sup>3</sup> « La musique [...] est l'informulé, l'équivoque, l'irresponsable, l'indifférent [...]. [E]lle sait à merveille exercer l'influence de stupéfiants [...]. La drogue est du diable, car elle entraîne la léthargie, la stagnation, l'inactivité, la passivité, l'asservissement... Il y a quelque chose d'inquiétant dans la musique [...] ». Thomas Mann, *Der Zauberberg* (1924). Tr. fr. *La Montagne magique*, Paris, LGF, coll. Le Livre de Poche, 1931 (tr. Maurice Betz), p. 132-133.

<sup>4</sup> *Une étude en rouge*, p. 16.

Le docteur s'immerge pour sa part dans *Les Scènes de la vie de bohème* de Murger, probablement pour s'acclimater à la propre bohème de son ami :

Dans le caractère de [...] Sherlock Holmes, une anomalie m'a souvent choqué : bien que dans sa démarche intellectuelle il fût le plus méthodique et le plus ordonné de tous les hommes, bien qu'il affectât aussi pour s'habiller d'une certaine élégance du genre strict, il pratiquait dans la vie courante un débraillé qui aurait jeté hors de ses gonds n'importe quel compagnon d'existence<sup>1</sup>.

Holmes, qui possède à un haut degré la passivité de l'oriental<sup>2</sup>, dépose son tabac dans le fond d'une babouche, range ses cigares dans un seau à charbon et parsème l'appartement des résidus de ses enquêtes chimiques et criminelles.

Mais toutes ces excentricités, ainsi que sa prédilection pour la poésie, ne visent qu'à consolider un personnage auquel le héros ne croit pas le moins du monde, malgré de furieux assauts narcissiques. A l'instar du dandy décadent, il s'efforce à la bizarrerie pour (se) donner l'illusion d'exister, il orne son âme et « baroque », dans le seul but d'échapper à la monotonie sans remède de ce phénomène étrange qu'on appelle la vie.

### L'homme sans nom

L'intime connaissance de son prochain plonge le détective dans un pessimisme absolu, lequel, allié à son génie, vérifie le diagnostic aristotélicien. Comment s'étonner, dès lors, de sa noire misanthropie ? Holmes, parce qu'il *sait*, devient l'ennemi du genre humain. Il est donc prodigieusement solitaire. « En-dehors de vous, je n'ai pas d'ami<sup>3</sup> », avouera-t-il froidement à Watson. Sa vocation altruiste, probablement com-

---

<sup>1</sup> Conan Doyle, « The Musgrave Ritual » (1893). Tr. fr. « Le Rituel des Musgrave », in *Les Mémoires de Sherlock Holmes*, p. 551.

<sup>2</sup> Il arrive d'ailleurs à Holmes de disserter sur le « bouddhisme à Ceylan ». *Le Signe des Quatre*, p. 173.

<sup>3</sup> « Les cinq pépins d'orange », p. 298. Les deux seuls intimes de Holmes, Watson et Victor Trevor, sont eux-mêmes des hommes sans amis : « [Mon] amitié [avec Trevor] se scella du jour où j'appris qu'il était aussi dépourvu d'amis que moi ». « The Gloria-Scott » (1893), in *Les Mémoires de Sherlock Holmes*, p. 533.

pensatoire, dissimule mal l'orgueilleux mépris qu'il voue à ses semblables, sans d'ailleurs qu'il le profère explicitement<sup>1</sup> : on est gentleman ou on ne l'est pas.

« Je ne me rappelle pas, Watson, avoir jamais été un individu très sociable : je préférerais m'enfermer dans ma chambre afin de mettre au point mes petites méthodes personnelles de raisonnement : si bien que je ne me mêlais guère aux garçons de mon âge. En dehors de l'escrime et de la boxe, le sport ne me tentait pas. Je consacrais donc mon attention à des sujets fort différents de ceux qui passionnaient mes camarades. Le résultat fut qu'entre eux et moi il n'y avait aucun point de contact<sup>2</sup>. »

Tout, chez Holmes, procède par allusions secrètement ironiques. Son intolérance et son froid génie isolent du reste de l'humanité, qui lui porte des sentiments souvent contradictoires et mal définis, où la peur, la crainte et l'admiration entrent à parts égales. « C'est un personnage si imperméable<sup>3</sup> », lance un protagoniste, soulignant involontairement la vocation énigmatique du criminologue<sup>4</sup>. Holmes suscite également colère, haine et jalousie parce qu'il est, à l'instar de Dieu, celui qui lit dans les cœurs comme dans un livre ouvert. On ne peut échapper à la sonde puissante de son esprit : il connaît son humanité sur le bout des doigts. Ses dons phénoménaux frappent l'entendement au sens littéral du terme, et l'apparentent quasiment à un sorcier<sup>5</sup>. Du surhumain à l'inhumain, il n'y a qu'un pas que Watson n'hésite pas à franchir, voyant en son ami « la machine à observer et à raisonner la plus parfaite qui ait existé sur la planète<sup>6</sup> », « un phénomène à part, un

---

<sup>1</sup> Il préfère citer des penseurs. En voici un admirable exemple : « Voyez-vous les gens, là-bas, grouiller sous les lampadaires ? [...] Ils ont l'air bien dégoûtant ! Et dire que chacun d'eux recèle en lui une petite étincelle d'immortalité ! A les voir, on ne le supposerait pas : il n'y a pas de probabilité a priori. L'homme est une étrange énigme ! [...] Winwood Reade est intéressant sur ce sujet [...]. Il remarque que, tandis que l'individu pris isolément est un puzzle insoluble, il devient, au sein d'une masse, une certitude mathématique. [...] Les individus varient, mais la moyenne reste constante. Ainsi parle le statisticien ». *Le Signe des Quatre*, p. 177-178. Une telle analyse préfigure celle que Gustave Le Bon livrera, en 1895, dans sa remarquable *Psychologie des foules*. Plus loin dans les aventures, Holmes comparera l'humanité à un « essaim ». « L'Escarboucle bleue », p. 337.

<sup>2</sup> « Le Gloria-Scott », p. 533.

<sup>3</sup> « Le Traité naval », p. 664.

<sup>4</sup> « Le petit mystère dont s'entourait mon compagnon ». *Une étude en rouge*, p. 15.

<sup>5</sup> « Mon cher Holmes, [...] ceci est trop fort ! Si vous aviez vécu quelques siècles plus tôt, vous auriez certainement été brûlé vif... » (Watson). « Un scandale en Bohême », p. 213.

pur cerveau, un être aussi déficient sous le rapport de la sympathie humaine que comblé des dons de l'intelligence<sup>1</sup> ».

Sur le plan physique, Holmes procède à la fois du rapace et du fantôme. « Sa personne même, son apparence ne pouvaient laisser de frapper l'observateur le plus distrait<sup>2</sup> », remarque le docteur, qui voit dans l'allure hiératique du criminologue la confirmation de ses extraordinaires facultés spirituelles. Son visage « impénétrable<sup>3</sup> » lui évoque à plusieurs reprises celui « d'un Indien peau-rouge<sup>4</sup> ». Cette comparaison ancre le héros dans un *passé* enfui, à l'instar de sa passion pour les livres gothiques<sup>5</sup>, qui le renvoie à des temps révolus et vaguement sinistres. Sa haute taille<sup>6</sup> décuple encore son extrême minceur ; « ses joues creuses<sup>7</sup> », « ses yeux [...] vifs et perçants [...], son nez aquilin et fin<sup>8</sup> » achèvent de conférer à sa physionomie un caractère singulier, presque angoissant.

Mais peut-être sont-ce ces « longues mains fines [qui] se nou[ent] et se dénou[ent] en faisant craquer leurs os<sup>9</sup> », aux « longs doigts pâles et nerveux<sup>10</sup> », qui sont les plus impressionnantes, douées semble-t-il d'une vie indépendante, s'apparentant à celles, implacables, du Vengeur. Il n'est pas jusqu'à Watson qui ne conçoive de son bizarre compagnon quelque rêve fantastique :

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 211. On verra plus loin que cette comparaison de Holmes à un robot génial, si elle semble justifiée de prime abord, ne résiste cependant pas à une exploration psychologique plus poussée. Car *l'humanité*, précisément, est ce qui fonde le héros doyenien, peut-être infiniment plus que n'importe qui.

<sup>1</sup> « L'Interprète grec », p. 622.

<sup>2</sup> *Une étude en rouge*, p. 14.

<sup>3</sup> Conan Doyle, « The Resident Patient » (1893). Tr. fr. « Le Pensionnaire en traitement », in *Les Mémoires de Sherlock Holmes*, p. 613.

<sup>4</sup> « Le Traité naval », p. 659.

<sup>5</sup> *Le Signe des Quatre*, p. 107.

<sup>6</sup> Watson écrit qu'« il mesurait un peu plus d'un mètre quatre-vingts », ce qui était un record à l'époque. *Une étude en rouge*, p. 14.

<sup>7</sup> « Les cinq pépins d'orange », p. 312.

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> « Les cinq pépins d'orange », p. 312.

<sup>10</sup> *Le Signe des Quatre*, p. 107.

Une chambre à deux lits, spacieuse et confortable, avait été mise à notre disposition. Je ne fus pas long à me glisser dans les draps, car ma nuit d'aventures m'avait fatigué. Sherlock Holmes, lui, quand il avait un problème à résoudre, pouvait demeurer des jours entiers, et même une semaine sans se reposer [...]. En tout cas, il me parut disposé, cette nuit-là à ne pas se coucher. Il retira sa veste et son gilet, enfila une longue robe de chambre bleue, puis se mit en mesure de construire avec les oreillers de son lit et les coussins du canapé une sorte de divan oriental, au sommet duquel il se percha, jambes repliées [...]. A la faible lumière de la lampe, je le vis assis là-haut, une vieille pipe de bruyère entre les dents, contemplant d'un regard vide un coin du plafond ; la fumée bleue dessinait ses orbes paisibles ; il était aussi immobile que silencieux ; ses traits aquilins, bien accusés, se dessinaient sur le mur dans une ombre gigantesque. Ce fut sur ce tableau que je sombrai dans le sommeil<sup>1</sup>.

Cet aspect plein d'inquiétante étrangeté servira les desseins du détective qui souvent apparaîtra, lors même qu'il dévoilera son identité (mais *Sherlock Holmes* est-il une identité d'ici-bas ?), comme l'homme sans nom :

[Holmes] se faufila à travers les groupes qui flânaient autour des boutiques et rattrapa le petit type. Il posa sa main sur son épaule ; l'homme sursauta, et je pus constater à la lueur d'un réverbère qu'il était blanc comme un mort.

- Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? interrogea-t-il d'une voix tremblante.

- Vous voudrez bien m'excuser, dit Holmes avec un grand sang-froid. Mais je n'ai pas pu faire autrement qu'entendre les questions que vous avez posées au marchand il n'y a qu'un instant. Je crois que je puis vous être de quelque secours.

- Vous ? Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous en savez ?

- Je m'appelle Sherlock Holmes. C'est mon métier de savoir ce que les autres gens ne savent pas<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> « L'Homme à la lèvre tordue », p. 330.

<sup>2</sup> « L'Escarboucle bleue », p. 351.

Le héros doylien, d'emblée mis en scène par l'effroi qu'il inspire, devient une sorte de hantise formelle à conjurer. Des situations identiques se reproduiront régulièrement au cours des Aventures<sup>1</sup>. Loin d'en désavouer l'ambiguïté, il en jouera à sa manière :

Une sorte d'angoisse se leva dans les yeux noirs expressifs de la jeune fille.  
- Mais vous êtes donc le diable ! s'exclama-t-elle. [...]  
Elle sourit, mais le visage aigu de Sherlock Holmes ne lui retourna pas son sourire<sup>2</sup>.

Holmes, cependant, craint d'être handicapé par son mythe. Si celui-ci comble son orgueil, il tient néanmoins à préserver son indépendance afin de poursuivre seul sa quête, ourdissant une *métamorphose* à son image. D'où une suite de tentatives destinées à casser son personnage et à l'orienter vers le réalisme ou l'équivoque, en une mise en abyme prodigieuse.

### L'homme de théâtre

Au théâtre du monde doit répondre le théâtre de Narcisse. La fin du XIXe siècle consacre le règne de l'individualisme, qui se manifeste d'abord par un état d'âme (la solitude hautaine) pour sombrer ensuite dans l'utopie de l'*Übermensch* et les aberrations multiples de l'égoïsme. Il est un facteur crépusculaire en ce qu'il divise l'énergie sociale :

---

<sup>1</sup> Une variante :

« M. Henry Wood, qui était récemment aux Indes, je crois ? demanda Holmes d'une voix

- Voilà ce que je désirerais vérifier. Vous savez, je suppose, que si l'affaire n'est pas éclaircie, Mme Barclay, qui est une vieille amie à vous, sera selon toute probabilité inculpée de meurtre ?

- Je ne sais pas qui vous êtes, s'écria-t-il, ni comment vous avez appris ce que vous savez. Mais me jurez-vous que vous me dites la vérité ?

- On n'attend qu'une chose pour l'arrêter : qu'elle ait recouvré sa raison.

Mon Dieu ! Vous êtes de la police ?

- Non.

- Alors, de quoi vous mêlez-vous ?

- Je me mêle de ce qui regarde tout le monde : je tiens à ce que justice soit rendue.

Conan Doyle, « The Crooked Man » (1893). Tr. fr. « Le Tordu », in *Les Mémoires de Sherlock Holmes*, p. 599.

<sup>2</sup> « Le Diadème de béryls », p. 435.

Si l'énergie des cellules devient indépendante, les organismes qui composent l'organisme total cessent pareillement de subordonner leur énergie à l'énergie totale et l'anarchie qui s'établit constitue la décadence de l'ensemble. L'organisme social n'échappe pas à cette loi : il entre en décadence aussitôt que la vie individuelle s'est exagérée<sup>1</sup>.

Holmes devient, à travers son statut de vengeur infernal et solitaire, l'une des incarnations privilégiées de ce nouvel individualisme. Il n'en est pourtant pas la dupe, et son orgueil éclate paradoxalement dans le gauchissement ironique qu'il impose à son personnage.

Watson s'avoue à de nombreuses reprises choqué par l'égotisme exaspérant de son ami<sup>2</sup>, qui se dépeint incessamment comme « le secours suprême<sup>3</sup> » de ceux « qui se débattent dans une nuit qu'ils [lui] demandent d'éclairer<sup>4</sup> ». Le détective considère avec un mépris affiché ses illustres confrères, du Lecoq de Gaboriau (« une misérable savate !<sup>5</sup> ») au Dupin de Poe (« un type tout à fait inférieur<sup>6</sup> ») en passant par les inspecteurs du Yard dont il se gausse à loisir – et à raison. Son chroniqueur note sarcastiquement « qu'il était aussi sensible à un compliment sur son art qu'une jeune fille peut l'être à une flatterie touchant sa beauté<sup>7</sup> ». Holmes est par ailleurs fort conscient de cette tare, allant jusqu'à concéder « qu' [il] ne [s]e range pas parmi les gens qui placent la modestie au nombre des vertus<sup>8</sup> ».

Cette formidable vanité trouve son apothéose dans le théâtre et les déguisements dont le héros raffole. « [Ma] profession serait bien terne, bien sordide, si nous ne procédions pas de temps en temps à une savante mise en scène pour glorifier nos résul-

---

<sup>1</sup> Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine* (1<sup>ère</sup> éd. 1883), Paris, Plon, tome I, p. 20.

<sup>2</sup> « L'égotisme, qui était le péché mignon de Sherlock Holmes, m'était insupportable ». « Les Hêtres-Rouges », p. 445.

<sup>3</sup> « Les cinq pépins d'orange », p. 299.

<sup>4</sup> *Une étude en rouge*, p. 19-20.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>8</sup> « L'Interprète grec », p. 623.

tats », confesse-t-il. Il se travestira souvent, pour les besoins de l'enquête certes mais aussi pour se flatter de n'être pas reconnu *en tant que* Sherlock Holmes.

Ce qui est une autre manière de démontrer que Sherlock Holmes, décidément, est unique ; que lorsqu'il lève le masque, révélant son identité, « *ça marche encore !* ». Watson, dupe privilégiée mais ravie de ces effets d'illusion, s'émerveillera chaque fois de la perfection du costume, qu'il soit celui d'un valet (« Le Diadème de béryls ») ou d'un ecclésiastique (« Un scandale en Bohême », « Le dernier problème »).

Pierre Nordon écrit à juste titre que « le cycle des aventures se présente comme un spectacle de magie<sup>1</sup> ». Mais Holmes est un illusionniste qui répugne à dévoiler ses ruses :

« Vous savez qu'un magicien perd son prestige en expliquant ses tours. Si je vous révélais toute ma méthode, vous penseriez qu'après tout je suis un type très ordinaire<sup>2</sup>. »

L'acteur procède par définition du mystère. C'est par le mystère qu'il réussit à préserver son aura, par le mystère encore qu'il parvient à construire son mythe. Et de cela, le fantasque logicien a pleine conscience.

Le héros doylien est ce roi sans divertissement qui tente, de façon toute prométhéenne, de dérober au divin les instruments de sa gloire, qui se fabrique sur mesure, et presque sans y penser, un personnage énigmatique, hors norme et dramatique, dans le seul but d'apparaître, non seulement aux autres, mais principalement à lui-même.

Cependant l'illusion, si elle est un mensonge commode, n'en demeure pas moins tragique. Les apparences, en effet, sont trompeuses ; il ne faut pas s'y fier. Ainsi ce n'est pas parce que vous avez une mère qu'elle vous aime. Et ce n'est pas non plus parce que vous êtes détective que vous êtes au-dessus de tout soupçon.

---

<sup>1</sup> Pierre Nordon, *op. cit.*, p. 78.

<sup>2</sup> *Une étude en rouge*, p. 33.

## III.

### *SOLEIL NOIR*

Sherlock Holmes n'est pas apparu par hasard. Pour cette raison, il ne peut être considéré comme un personnage de fiction banal. Légitime produit de son temps, il en révèle impitoyablement les doutes et les imperfections, jusqu'à les refléter d'une façon singulière et infiniment complexe. L'ombre du héros s'en trouve par là même enrichie : de la certitude du mal inhérent à lui-même, il développera un pessimisme absolu. Ce constat d'échec précipitera sa fin.

#### **Le privé<sup>1</sup>**

Dans la profession de l'illustre criminologue prédomine la notion équivoque de « privé », qui à son tour renvoie à ses motivations internes et personnelles. Or si l'être humain commet des actes intimes, c'est en grande partie pour la délectation qu'il y trouve. De ce point de vue-là, l'hôte de Baker Street est totalement un détective du privé.

Holmes, lorsque ses facultés logiques ne sont pas mobilisées, est un personnage profondément asthénique, en proie « à la plus noire des dépressions<sup>2</sup> ». L'obsession de la tombe est manifeste dans ce mélange d'accablement, de pessimisme et de

---

<sup>1</sup> Nous reprenons ici en grande partie l'argumentation du psychanalyste Serge Tisseron, produite lors d'une soirée thématique consacrée à Sherlock Holmes le 24 mars 2002 sur Arte.

<sup>2</sup> Conan Doyle, « The Reigate Squires » (1893). Tr. fr. « Les Propriétaires de Reigate », in *Les Mémoires de Sherlock Holmes*, p. 569.

désespoir qui le caractérise à ces moments, aussi bien est-il toujours hanté par la mort, en lui-même et à l'extérieur de lui-même. Il semble appeler le crime, à défaut de le susciter, et s'arrange toujours pour mener l'enquête. Ni victime, ni coupable, son exubérance naît alors de ce qu'il devient une sorte d'intermédiaire, transitant de l'un à l'autre statut. Lorsque l'inaction prend le pas sur l'action, probablement effectue-t-il un trajet identique mais *intime* cette fois, entre la victime qu'il peut se sentir être ou le criminel qu'il désire parfois incarner : en recherchant inlassablement les causes premières du mal, il est contraint d'embrasser les deux individualités pour découvrir (ou plutôt redécouvrir) la brute que chacun porte en soi.

Il est remarquable de constater que le père de la psychanalyse et le logicien britannique commencent à « enquêter » à peu près au même moment. D'un naturel maniaco-dépressif, l'abattement chez eux le dispute à l'excitation<sup>2</sup>, et tous deux entretiennent un rapport privilégié aux excitants (tabac et cocaïne). Chacun s'intéresse à sa manière à ces petits « riens »<sup>3</sup> d'ordre spirituel ou matériel dont personne à leur époque ne s'occupe. Leurs méthodes inédites révolutionneront totalement l'investigation psychologique et policière.

Le héros doylien, qui anticipa nombre de détectives privés de la littérature, se caractérise d'abord par le fait qu'il travaille pour son plaisir ; l'enquête lui est un stimulant idéal. Dès lors, ce n'est pas tant pour rétablir l'ordre social qu'il pourchasse le criminel que pour la jouissance qu'il éprouve à se mesurer à quelqu'un qui l'égale en sagacité mais qui se situe de l'autre côté du miroir. Le personnage de Moriarty est le principe qui démontrera à Holmes qu'il peut être indifféremment le détective ou l'assassin ; que ce qui importe, c'est précisément cette hésitation à propos de son être et la conscience que la frontière entre culpabilité et innocence, entre légalité et illégalité – entre réel et fiction – n'est pas aussi définie qu'on peut croire.

### La ligne terminatrice

Les fins de siècles, parce qu'elles raffolent des atmosphères déliquiscentes, érigent dans leur sillage des personnages troubles et singuliers, un cortège de profanateurs, de maniaques et d'illuminés.

---

<sup>2</sup> « [L]es explosions d'énergie passionnée [de Holmes] qui lui permettaient de réussir les exploits remarquables auxquels son nom restera attaché étaient suivies de réactions léthargiques pendant lesquelles il s'allongeait n'importe où avec son violon et ses livres, ne remuait qu'à peine, consentait tout juste à venir s'asseoir à table ». « Le Rituel des Musgrave », p. 552.

<sup>3</sup> « Vous connaissez ma méthode : elle est basée sur l'observation des riens ». Conan Doyle, « The Boscombe Valley Mystery » (1891). Tr. fr. « Le Mystère du Val Boscombe », in *Les Aventures de Sherlock Holmes*, p. 293.

On ne sait jamais ce que recouvre l'apparente banalité des choses, ni ce qui se dissimule derrière le mince vernis civilisateur qu'on s'acharne à passer sur les âmes à coups de décrets, de lois, de sanctions et d'interdits.

A une époque où l'hypocrisie atteint son acmé, où le Victorien, officiellement bon mari et excellent père de famille, se révèle, officieusement, brutal et dépravé, à l'heure où sévit dans l'ombre délétère des bas-fonds londoniens celui que la police désespère d'arrêter et qui connaîtra la gloire dans des apothéoses de sang (le sang, immaculé, des prostituées), Sherlock Holmes donne l'illusion d'un monde organisé. Il est le justicier, celui qui combat le Mal et qui venge l'Innocence, au sein d'une société idéale et manichéenne où le Bien, immédiatement reconnaissable et clairement défini, triomphe toujours.

Et pourtant. Les histoires policières, quand elles s'élèvent au rang d'art véritable, ne sont jamais *aussi simples*. Quoique la justice soit effectivement rendue par un héros quasi omniscient, que les victimes soient (presque) toujours sauvées et les coupables (presque) toujours punis, il reste que le monde, sur le papier, n'est pas cette sphère lisse et sans failles qu'on voudrait croire.

Les astrophysiciens nomment la ligne de démarcation entre l'ombre et la lumière la ligne terminatrice. Bataille, lui, l'appelle « la part maudite ». Elle est encore cette fameuse corde raide qui sépare le Bien du Mal, sur laquelle les êtres humains jouent les fil-de-féristes. Mais quel que soit le nom qu'on lui donne, les hommes comme les héros n'y échappent pas. Si elle fait des premiers des créatures imparfaites et désespérantes, les seconds, par elle, confinent au sublime. Car rien n'est innocent dans le monde de la fiction. Peut-être un peu plus que dans le vrai monde, mais à peine.

En 1885, Stevenson avait fait paraître le livre de l'aveu, version romantique de la révélation sadienne. Romantique au sens où l'on a pris le soin d'en faire un roman, et non un manuel de philosophie – fût-il entrecoupé, comme chez le père de *Justine*, de scènes orgiaques –, histoire d'euphémiser et pour que la catharsis joue à plein : *The Strange Case of Doctor Jekyll and Mister Hyde*<sup>1</sup>, dans une société obsédée par la dualité de l'âme, remporte un succès prodigieux. Les théâtres d'ombres se multiplient, les avatars, plus ou moins réussis, du chef-d'œuvre de Stevenson pullulent littéralement. Sans doute éprouve-t-on l'urgent besoin de se confesser, mais par les voies détournées de l'art qui, s'évertue-t-on encore à croire, a la main lourde et la bouche menteuse. La fiction, la poésie sont envahies par ce thème du double diabolique, de l'autre inconnaissable mais pressenti. Le cœur humain, rattrapé par « le démon de la perversité<sup>2</sup> » qui sans cesse l'exulcère, se débat dans des contorsions de mauvais augure, et ne sait plus à quel saint se vouer. Quoi qu'il tente de faire, il n'échappe pas à son reflet. La fiction, la science ne

---

<sup>1</sup> Hoffmann et Poe notamment avaient déjà exploité ce thème du double maudit avec, respectivement, *Les Elixirs du diable* (1816), et « William Wilson » (1839). Deux ans après la parution de la nouvelle de Stevenson, ce sera au tour de Maupassant de sonder l'ambiguïté du cœur humain avec « Le Horla ».

constituent plus des refuges sûrs, bien au contraire, et la psychanalyse ne prépare rien de bon, entre Charcot, qui sévit depuis longtemps déjà, et Freud, le disciple inégalé, qui entame là-bas, quelque part sur le continent, son minutieux travail de sape. Le déni n'est plus permis, on ne peut se fuir éternellement.

La gangrène gagne les héros de roman, ceux-là même dont on croyait, naïvement, qu'ils étaient au-dessus de tout soupçon. Le poison est partout, et Sherlock Holmes, le héros des héros, n'y échappe pas. On a pu dire plus haut que le personnage doyen donnait l'illusion d'un monde organisé ; à présent cette illusion de sens vole en éclat. Celui que l'ennui consume doit se divertir, utiliser une énergie d'autant plus exubérante qu'elle se fait rare. Et cependant les signes sont infimes, quasi imperceptibles. Mais l'on est en droit d'emprunter l'attirail holmésien et de braquer sur son détenteur la fameuse loupe, afin de déceler ces petits détails dont il raffole et qui constituent bien souvent des étapes décisives dans l'élucidation des mystères. Les indices sont dispensés avec parcimonie. Il y en a fort peu en vérité, mais assez cependant pour mettre l'observateur sur la voie et percer un peu plus à jour l'ombre du héros.

Sherlock Holmes, ainsi, a d'étranges marottes. La cocaïne n'en est qu'une parmi d'autres, et n'est pas la plus révélatrice<sup>1</sup>. Les expériences chimiques, si elles manifestent sans doute quelque velléité prométhéenne, n'ont pas à comparaître ici. Quant au tabac, qu'il prise fort, c'est assurément une mauvaise habitude mais dont l'innocente banalité ne saurait éveiller les soupçons.

Il est en revanche des occupations moins ordinaires, dont l'une est livrée d'emblée et presque incidemment. Voici ce qu'apprend Watson sur son futur colocataire, de la bouche de l'homme qui les mit en présence :

- [Sa marotte] [à Holmes] lui fait parfois pousser les choses un peu loin... Quand, par exemple, il bat dans les salles de dissection les cadavres à coups de canne, vous avouerez qu'elle se manifeste d'une manière pour le moins bizarre !
- Il bat les cadavres ?
- Oui, pour vérifier si on peut leur faire des bleus !<sup>2</sup>

---

<sup>2</sup> Cf. Edgar Allan Poe, « The Imp of the Perverse », publiée dans *The Graham's* en 1845. Nous nous référons au texte français, « Le Démon de la perversité », *Nouvelles histoires extraordinaires*, Paris, Librairie Générale Française, coll. Le Livre de Poche, 1972 (tr. Charles Baudelaire), p. 1.

<sup>1</sup> Que penser cependant de cet « avant-bras criblé d'innombrables traces de piqûres » ?... *Le Signe des Quatre*, p. 108.

<sup>2</sup> *Une étude en rouge*, p. 10.

En sus de la fréquentation assidue des salles de dissection, Holmes, dans une aventure ultérieure, confie ingénument au docteur qu'il s'est amusé, dans l'arrière-boutique d'une boucherie, à harponner un cochon mort afin de voir, pour les besoins d'une enquête, s'« il [lui] était possible de transpercer [le corps] de part en part d'un seul coup<sup>1</sup> », se dépeignant lui-même alors en « gentleman féroce<sup>2</sup> ».

Et que dire de ses descentes régulières dans « les quartiers les plus mal famés<sup>3</sup> » de Londres, qui font écho aux mystérieuses errances urbaines du héros wildien ?  
...

Mais le fameux démon de la perversité, tel que l'a débusqué et baptisé Poe<sup>3</sup>, s'il se manifeste à travers des actes sadiques, s'exprime également par des comportements masochistes. Le mal, généralement utilisé contre autrui, peut l'être aussi contre soi :

Dans son ardeur, il me prit par la manche et m'entraîna vers sa table de travail.

- Prenons un peu de sang frais, dit-il. (Il planta dans son doigt un long poinçon et recueillit au moyen d'une pipette le sang de la piqûre.) Maintenant j'ajoute cette petite quantité de sang à un litre d'eau. Le mélange qui en résulte a, comme vous voyez, l'apparence de l'eau pure. La proportion de sang ne doit pas être de plus d'un milliardième. Je ne doute pas cependant d'obtenir la réaction caractéristique [...], dit Sherlock Holmes en collant un petit morceau de taffetas gommé sur la piqûre de son doigt.

Se tournant vers moi, avec un sourire, il ajouta :

- Il faut que je prenne des précautions, car je tripote pas mal de poisons !

---

<sup>1</sup> Conan Doyle, « Black Peter », in *The Return of Sherlock Holmes*. Tr. fr. « Peter le Noir », in *Le Retour de Sherlock Holmes*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. Bouquins, tome I, 1987 (tr. fr. Robert Latour), p. 807.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Voir *supra*, note 140. « La certitude du péché ou de l'erreur inclus dans un acte quelconque est souvent l'unique *force* invincible qui nous pousse, et seule nous pousse à son accomplissement. Et cette tendance accablante à faire le mal pour l'amour du mal n'admettra aucune analyse, aucune résolution en éléments ultérieurs. C'est un mouvement radical, primitif, - élémentaire. » E. A. Poe, *op. cit.*, p. 4-5.

Il exhiba sa main ; elle était mouchetée de petits morceaux de taffetas et brûlée un peu partout par des acides puissants<sup>1</sup>.

Ces pratiques, motivées au premier abord par les besoins de l'investigation, n'en révèlent pas moins des tendances morbides, voire psychopathes. Là, Holmes ne se contente plus d'imaginer, mais expérimente intellectuellement et physiquement les faits, sans aucune forme d'émotion.

Des habitudes moins spectaculaires mais tout aussi symptomatiques s'alignent au fil des Aventures, sous la plume diserte de Watson :

J'ai constamment soutenu que l'entraînement au pistolet était un passe-temps de plein air ; voilà pourquoi, lorsque Holmes, en proie à une *humeur bizarre*, s'assied dans un fauteuil avec son instrument à double détente, une centaine de cartouches, et entreprend de dessiner sur le mur un patriotique V. R. (*Victoria Regina*) en points grêlés, je ressens fortement que ni l'atmosphère ni le décor de notre salon ne s'améliorent<sup>2</sup>. [Nous soulignons.]

Cette « humeur bizarre » que diagnostique le docteur constitue précisément l'essence du dandy fin de siècle. Le patriotisme affiché de Holmes est miné par le procédé qui consiste à graver les initiales royales avec une arme à feu. Les symboles de la loi sont ainsi systématiquement pervertis par leur plus éminent représentant, qui aime également à ranger sa correspondance « sous la lame perforatrice d'un couteau à cran d'arrêt<sup>3</sup> ».

Aussi les allusions logiques à une possible criminalité du détective sont-elles relativement fréquentes. Watson ne peut ainsi « [s]'empêcher de penser qu'il eût fait un bien dangereux criminel s'il avait tourné sa sagacité et son énergie contre la loi, au lieu de les exercer pour sa défense<sup>4</sup> ». Un inspecteur observera par la suite, après avoir admiré l'adresse avec laquelle le logicien vient de forcer une espagnolette, que « c'est une chance qu'[il] so[is] du côté de la force publique et non contre elle<sup>5</sup> ». Holmes n'hésite pas à imiter ceux qu'il traque<sup>6</sup>, al-

---

<sup>1</sup> *Une étude en rouge*, p. 11-12.

<sup>2</sup> « Le Rituel des Musgrave », p. 551.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Le Signe des Quatre*, p. 141.

lant jusqu'à reconnaître, avant d'étaler sous les yeux ébahis de son compagnon la panoplie complète du cambrioleur professionnel :

« Ca ne me gêne pas du tout de vous avouer que j'ai toujours eu l'idée que j'aurais fait un criminel de très grande classe<sup>1</sup> ».

L'identification est également psychologique : lorsque le cas l'exige, le héros « [s]e me[t] à la place [du coupable], et [...] [s]'efforce d'imaginer comment [il] aurai[t] [lui]-même agi dans des circonstances analogues<sup>2</sup> ».

Cette fascination singulière ira jusqu'à prendre la forme d'un sentiment plus tendre. Holmes, dont on connaît la misogynie et qui avoue « n'a[voir] jamais aimé<sup>3</sup> », tombe cependant sous le charme de la très belle Irène Adler, l'héroïne splendide du fameux « Scandal in Bohemia » ; ce sera là son unique passion. Encore ne l'avouera-t-il qu'indirectement. Comme l'écrit Watson, « son esprit lucide, froid, admirablement équilibré répugnait à toute émotion en général et à celle de l'amour en particulier<sup>4</sup> ». Seul l'objet étrange qu'il exigera de son client en récompense d'un effort qui pour la première fois n'a pas porté ses fruits (Irène Adler s'est montrée d'une adresse inégalable) est révélateur d'une émotion qui, si elle n'est pas l'amour à proprement parler, pourrait bien en être le « sentiment voisin<sup>5</sup> » : la photo de celle qui, pour lui, « est et [...] restera *la* femme<sup>6</sup> ».

---

<sup>5</sup> « L'Interprète grec », p. 636.

<sup>6</sup> « Watson : je vais cambrioler ce soir la maison de Milverton. [...] Je suppose que vous admettez que cet acte est moralement justifiable, quoique théoriquement criminel. Cambrioler une maison n'est pas plus grave que de dérober de force un carnet... ». Conan Doyle, « Charles Augustus Milverton ». Tr. fr. « Charles-Auguste Milverton », in *Le Retour de Sherlock Holmes*, p. 832. L'opération se déroulera avec succès.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 833.

<sup>2</sup> « Le Rituel des Musgrave », p. 565.

<sup>3</sup> « L'Aventure du pied du diable », p. 668.

<sup>4</sup> « Un scandale en Bohême », in *Les Aventures de Sherlock Holmes*, p. 211.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

Or cette femme extraordinaire, qui rendit fou le roi héréditaire de Bohême et qui seule parvint à ressusciter le cœur défunt de Holmes<sup>7</sup>, cette femme donc, « la plus exquise des créatures de cette terre » selon le propre aveu du détective, se révèle être une véritable aventurière, une créature de la trempe des grandes héroïnes de l'histoire<sup>8</sup>. Adler surpassera finalement le héros en finesse, qu'elle prendra à son propre piège. Cette ultime péripétie accentuera encore le procédé identificatoire.

Outre cette furieuse attirance pour le monde criminel, pouvant aller jusqu'à l'empathie totale, Holmes manifeste d'inquiétantes dispositions qui n'échappent pas à l'œil pénétrant de son collaborateur. Ainsi cet étonnant passage :

Toute [l]a force *démoniaque* qu[e Holmes] camouflait sous une apparence si nonchalante se déploya soudain avec une incroyable énergie. Il rejeta le tapis et, à genoux, tenta de secouer de *ses mains crochues* chaque plinthe du plancher. Lorsqu'il *enfonça ses ongles* dans le rebord de l'une d'elles, je la vis se déplacer sur le côté, se relever comme le couvercle d'une boîte<sup>3</sup>. [Nous soulignons.]

Watson, qui est aussi, à sa manière, un très fin observateur<sup>4</sup>, ne choisit pas ses mots au hasard. La face diabolique de Holmes lui apparaît aussi distinctement que la cendre de cigare aux yeux du détective. Ce qui chez lui prend la forme d'une certitude (certitude qu'il se gardera cependant de pousser jusqu'au terme de sa logique) se manifeste chez les autres de façon purement intuitive. Tous perçoivent obscurément la personnalité oxymorique du logicien, et l'ébahissement qu'ils opposent à ses facul-

---

<sup>7</sup> Pour l'unique fois de son existence, Holmes s'allongera sur le lit d'une femme. « Lentement, avec une grande solennité, il fut transporté à l'intérieur de Briony Lodge et déposé dans la pièce principale [...]. Je pouvais apercevoir Holmes étendu sur le lit. J'ignore s'il était à cet instant, lui, bourré de remords, mais je sais bien que moi, pour ma part, je ne m'étais jamais senti aussi honteux que quand je vis quelle splendide créature était la femme contre laquelle nous conspirions, et quand j'assistai aux soins pleins de grâce et de bonté qu'elle prodiguait au blessé ». *Ibid.*, p. 228.

<sup>8</sup> Watson note d'ailleurs qu'elle laissa « un souvenir douteux et discuté ». *Ibid.*, p. 211. Probablement parce qu'elle était une féministe avant la lettre, avouant par exemple à Holmes avoir « souvent profité de la liberté d'allure que [le costume masculin] autorise » (*ibid.*, p. 232), préfigurant le type de la garçonne.

<sup>3</sup> Conan Doyle, « The Second Stain ». Tr. fr. « La deuxième tache », in *Le Retour de Sherlock Holmes*, p. 958.

<sup>4</sup> Le docteur est loin d'être cet homme pataud et peu intelligent que le folklore en a fait. Ses capacités d'analyse, d'observation, de déduction psychologiques, tout entières centrées sur Holmes, sont d'une troublante finesse. Ne s'était-il pas promis d'ailleurs d'étudier l'homme à fond? Voir *supra*, note 57.

tés quasi divinatoires ressemble fort à la frayeur éprouvée devant quelque pouvoir surnaturel et fantastique. Holmes devient alors cet homme sans nom qu'on a évoqué, un avatar de Melmoth<sup>1</sup> et du Juif errant initié aux secrets du gouffre, revenant sur la terre tel un ange vengeur. Aurait-il, comme Faust, vendu son âme à Satan en échange du prodigieux talent qu'il possède ? « Vous êtes un sorcier<sup>2</sup> », s'écrie un inspecteur du Yard à son adresse, en écho au « Mais vous êtes donc le diable !<sup>3</sup> » d'un coupable. Et si l'hôte de Baker Street est connu pour « voir loin dans la méchanceté du cœur humain<sup>4</sup> », n'est-ce pas parce qu'il en partage la tragique ambiguïté ?

C'est dans cette absence manifeste de sensibilité, dans ce rapport ambigu à la loi que par ailleurs il incarne, dans cet inquiétant génie et cette attraction violente pour le crime que se révèlent, en filigrane, la fameuse ligne terminatrice, le clivage, la « part maudite » du héros.

### Docteur Jekyll et Mister Hyde : revisitation

C'est alors que le professeur James Moriarty entre en scène. L'homme est cité pour la première fois, et sans hasard, dans l'ultime aventure du détective, logiquement intitulée « The Final Problem »<sup>5</sup> - c'est-à-dire avant sa résurrection, dont on a assez dit le caractère parfaitement artificiel.

Dans ce face-à-face vertigineux avec « le Napoléon du crime<sup>6</sup> » s'esquissera la dualité intérieure de Holmes, dont procède en partie son *ombre*. Cette ambiguïté interne lui (dé)montrera l'impossibilité du héros qui le renverra, *in fine*, à sa propre invalidité.

---

<sup>1</sup> Ce personnage, créé en 1820 par Charles Robert Maturin dans son célèbre roman éponyme, est d'ailleurs dans le goût du décadentisme fin de siècle et redevient à la mode. *Melmoth the Wanderer* est réédité en 1892. Son auteur, dont Balzac et Rossetti firent un éloge enthousiaste, fut alors comparé à Goethe, Byron, Marlowe, Milton ou Calderon.

<sup>2</sup> Conan Doyle, « The Abbey Grange ». Tr. fr. « Le Manoir de l'abbaye », in *Le Retour de Sherlock Holmes*, p. 935.

<sup>3</sup> « Le Diadème de béryls », p. 435. C'est également sous cet aspect que le considérera Leon Stern-dale dans « L'Aventure du pied du diable ».

<sup>4</sup> « Le Ruban moucheté », p. 360.

<sup>5</sup> Conan Doyle, « The Final Problem » (1893). Tr. fr. « Le dernier problème », in *Les Mémoires de Sherlock Holmes*.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 674

Moriarty, dont la réalité demeure incertaine, est le génie et l'incarnation du mal. Sherlock Holmes, quant à lui, est l'incarnation et le génie du bien. Les deux titans sont donc condamnés à s'affronter au plus haut niveau. Ce manichéisme, extrêmement ardent dans l'œuvre, fait de Holmes, au sens le plus absolu du terme, un héros métaphysique. Le criminologue et son formidable adversaire ne seraient en effet que les deux faces d'un seul et même personnage. Dans le combat singulier<sup>1</sup> qui les oppose, Holmes chercherait à tuer son double damné. Or de l'issue de cette lutte du Bien contre le Mal dépend la légitimité et la pertinence du héros. Si Moriarty n'est qu'un fantôme, alors l'acharnement de Holmes est dirigé contre sa seule « part maudite ».

L'existence du professeur est, de fait, extrêmement problématique. Lorsque le détective lui demande s'il a eu vent de « l'organisateur de tous les forfaits [...] qui restent impunis dans [Londres]<sup>2</sup> », Watson répond par un étonné, vigoureux et définitif « jamais !<sup>3</sup> ». Après quoi Holmes, pas surpris le moins du monde, s'écrie :

Ah ! voilà bien le côté génial, miraculeux de l'affaire !  
[...] Cet homme règne sur Londres et personne n'a  
jamais entendu parler de lui<sup>4</sup>,

précisant ensuite que « derrière [Moriarty] [...] exist[e] une sorte de puissance occulte [...] avec une organisation profonde [...] éten[dant] son bouclier pour protéger le coupable [...], [qui] agit rarement par lui-même<sup>5</sup>. » Aussi, lorsqu'un agent est arrêté, « le pouvoir central qui utilise cet agent n'est jamais pris<sup>6</sup> ». « Le criminel le plus redoutable et le plus intelligent d'Europe<sup>7</sup> » est, au pire, un « danger<sup>8</sup> », une « ombre<sup>9</sup> », au mieux « une araignée au centre de sa toile<sup>10</sup> », un « célèbre professeur de mathématiques

---

<sup>1</sup> C'est l'expression qu'emploie Holmes dans son ultime lettre à Watson.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 674.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 673.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 674.

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 683.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 672.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 682.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 674.

qui réso[ud] sur un tableau noir [...] des équations compliquées à quinze kilomètres<sup>1</sup> » du lieu du crime en cours. A la fin du récit, lorsque tout est consommé et qu'on mène l'investigation, Watson signale que « les débats n'ont pas révélé grand-chose » de l'« habile coquin<sup>2</sup> ». Bref, tout se passe comme si Moriarty n'avait existé que dans l'imagination démente du logicien.

Certains éléments tendent certes à prouver le contraire. Ainsi, comme le rapporte le docteur une fois l'affaire achevée (et dont on nous dit qu'elle fit grand bruit), le propre frère du professeur aurait publié des « lettres dans lesquelles [il] défend [s]a mémoire<sup>3</sup> ». Holmes, lorsque débute la nouvelle, rend visite à Watson dans son cabinet et lui relate la conversation qu'il a eue avec son ennemi dans la matinée. Enfin, lors même de la poursuite mémorable qui précède l'affrontement final, Moriarty est aperçu deux fois : la première par Holmes puis Watson depuis le train qui les emmène à Canterbury, la seconde par Watson seul, lorsqu'il s'en retourne à l'hôtel de Meiringen, victime d'une lettre qui s'avérera un faux destiné à l'éloigner du détective. Mais après tout Holmes aurait pu tout aussi bien rêver l'entrevue, imaginer que Moriarty est cet « homme de grande taille qui se frayait son chemin parmi la foule, [...] agita[n]t un bras comme s'il souhaitait que le train s'arrêtât<sup>4</sup>. » Ce n'est pas parce que le docteur le remarque aussi qu'il s'agit pour autant du professeur. De la même façon, rien ne prouve que les tentatives d'homicide dont Holmes a été victime ne sont pas dues au hasard, comme il n'est pas établi que la locomotive qui les dépasse soit conduite par le criminel. Quant à l'individu que Watson distingue sur le sentier, il peut s'agir de n'importe qui : après tout, Meiringen et ses environs regorgent de touristes et de promeneurs, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un homme croise sa route.

L'existence de Moriarty est d'autant plus contestable qu'il ressemble étrangement, sur les plans physique et spirituel, au criminologue de Baker Street<sup>5</sup>. Comme lui, « c'est un génie, un philosophe, un penseur de l'abstrait [doté d'] un cerveau de premier ordre<sup>6</sup> » dont la patrie de prédilection demeure à jamais la capitale britannique. Comme lui encore, « il est extrêmement grand et mince<sup>7</sup> », « imberbe, pâle, as-

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 677.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 678.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 671. Notons que Holmes a lui aussi un frère susceptible un jour d'être appelé à défendre, aux côtés du fidèle Watson, sa mémoire.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 680.

<sup>5</sup> Holmes ne dit-il pas à un moment que le « physique [de Moriarty] [lui est] très familier » ?... *Ibid.*, p. 675.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 674.

cétique de visage<sup>1</sup> », à l'image des descriptions du docteur<sup>2</sup>. « L'acuité d[un] regard<sup>3</sup> » de l'un rappelle « les yeux profondément enfoncés<sup>4</sup> » de l'autre. Ils se complètent jusque dans leurs oppositions essentielles : si Moriarty est une « araignée<sup>5</sup> », un « serpent<sup>6</sup> », le héros doyen tantôt est comparé à un « chien courant de bonne race et bien dressé<sup>7</sup> », tantôt se compare à « l'oiseau des tempêtes<sup>8</sup> ». Il s'avère cependant que le chien est un « chien de chasse<sup>9</sup> », et l'oiseau, un « oiseau de proie<sup>10</sup> ». Watson, examinant les « mouvements [...] rapides, silencieux et furtifs<sup>11</sup> » de son ami, l'assimile à « un limier cherchant une piste<sup>12</sup> » : la métaphore du chasseur, récurrente dans les Aventures<sup>13</sup>, réduit du même coup le criminel à un gibier.

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 675.

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> « Sur le quai, Sherlock Holmes faisait les cent pas. Sa silhouette longue et mince paraissait encore plus longue et plus mince sous le costume de voyage et la casquette bien ajustée. « Le Mystère du Val Boscombe », p. 274.

<sup>3</sup> *Une étude en rouge*, p. 25.

<sup>4</sup> « Le dernier problème », p. 675.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 674.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 675.

<sup>7</sup> *Une étude en rouge*, p. 30. Holmes adopte d'ailleurs la posture typique du chien lorsqu'il est au repos, qui consiste à « se roul[er] en boule sur [un] fauteuil [d'élection] ». « La Ligue des rouquins », p. 246.

<sup>8</sup> « Les Propriétaires de Reigate », p. 581.

<sup>9</sup> « Ne me faites pas arrêter sous l'inculpation de meurtre [...]. Je suis un chien de chasse, je ne suis pas le loup ! ». *Une étude en rouge*, p. 35.

<sup>10</sup> « Holmes se frotta les mains. Ses yeux brillèrent. Il pencha en avant dans son fauteuil son profil d'oiseau de proie, et ses traits fortement dessinés exprimèrent soudain une extraordinaire concentration ». *Le Signe des Quatre*, p. 115.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> « Ses narines semblaient se dilater sous l'effet d'une passion animale pour la chasse ». « Le Mystère du Val Boscombe », p. 288.

Et n'est-il pas dans la nature arachnéenne de Moriarty<sup>1</sup> d'aimer « se sentir au centre même d'une humanité de cinq millions d'âmes, d'étirer ses fibres sensibles à travers elle et de réagir [, à l'instar du logicien,] à n'importe quel bruit se rapportant à un crime mystérieux<sup>2</sup> » ?...

L'identification se précise. L'obsession frisant la *paranoïa* que le détective nourrit envers son adversaire amène une fois de plus à s'interroger sur la réalité du professeur. N'est-ce pas plutôt, à travers lui, cet « autre moi-même » que Holmes cherche à éliminer ? Et dans ce cas, sa vocation altruiste n'aurait-elle pas été, depuis le début, qu'une tentative désespérée pour échapper à sa « part maudite », à l'horrible certitude de son ambiguïté ?

Toute son existence alors serait vouée à l'anéantissement du mal qui le hante par le truchement de son abolition dans la société. Baptiser ce mal du pseudonyme de Moriarty l'aide à lui donner corps et visibilité et, par cette feinte ultime, à le dissocier de lui-même. Désormais, sa perversité porte un nom qui n'est pas le sien. Et si Moriarty existe *en-dehors* de lui, l'espoir d'en triompher est à nouveau permis.

À plusieurs reprises, Holmes avoue à Watson que « s'[il] pouvai[t] vaincre cet homme, [...] en débarrasser la société, [s]a carrière serait comblée<sup>3</sup> ». Il s'occuperait enfin « de la manière qu'[il] aime, en consacrant toute [s]on attention à des recherches chimiques<sup>4</sup> ». Ce qui revient à dire qu'une fois affranchi de son double infernal, c'est-à-dire une fois sa mission remplie et son destin consommé, le détective de Baker Street n'aura plus d'utilité et cessera d'exister en tant que tel. Or Sherlock Holmes n'est *que* cela. « Vos livres touchent à leur fin [...]. Vous n'aurez plus rien à écrire sur moi à partir du jour où j'aurai couronné ma carrière par la capture ou l'extermination du criminel le plus redoutable et le plus intelligent d'Europe<sup>5</sup> », notifie-t-il au docteur.

Sous l'apparent badinage se dissimule en fait l'âpre vérité : c'est de sa disparition prochaine et inéluctable que Holmes est en train de parler, pressentant que, quoi qu'il fasse, il est condamné à perdre. Il sait qu'en donnant la mort au plus grand des criminels, il se détruira inexorablement, comme Dorian Gray, deux ans plus tôt<sup>6</sup>, s'était anéanti en lacérant son infâme portrait. Car Moriarty est entièrement et tragiquement

---

<sup>1</sup> « Il demeure immobile, comme une araignée au centre de sa toile, mais cette toile-là a un millier de ramifications et il perçoit les vibrations de chacun des fils ». Holmes à propos de Moriarty, in « Le dernier problème », p. 674.

<sup>2</sup> « Le Pensionnaire en traitement », p. 605.

<sup>3</sup> « Le dernier problème », p. 673.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 683.

lui-même. « J'avais enfin rencontré un adversaire qui était [...] mon égal<sup>1</sup> », confiera-t-il en un implacable aveu. Le professeur, de son côté, partage la même certitude :

« C'a été un duel entre vous et moi, monsieur Holmes. Vous espérez me jeter dans le box des accusés. Je vous dis : je ne m'assiérai jamais dans le box des accusés. Vous espérez me vaincre. Je vous dis : vous ne me vaincrez jamais. Si vous êtes assez fort pour me détruire, soyez assuré que je vous en réserve autant<sup>2</sup> ».

Holmes se retrouve donc à la fois chasseur et chassé. Il est pleinement conscient de cet inévitable paradoxe. Moriarty le hante et il hante Moriarty. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle ils se comprennent si *intimement* :

« Mon cher Watson, je vois bien que vous ne m'avez pas compris quand je vous déclarais que cet homme devait être placé au même niveau que moi sur le plan de l'intelligence. Vous ne pensez pas que si j'étais le chasseur, je renoncerais à mon gibier dès le premier obstacle ? Alors pourquoi le juger moins favorablement ?

- Que va-t-il faire ?

- Ce que je ferais<sup>3</sup>.

Le chiasme confirme l'identité des protagonistes. Le criminologue identifie d'emblée son adversaire parce qu'il l'a déjà appréhendé en lui-même. Vient alors ce dialogue (soliloque) savoureux :

« Evidemment vous ne me connaissez pas ! me dit [Moriarty].

- Au contraire ! Je pense qu'il est évident que je vous connais<sup>4</sup>.

---

<sup>6</sup> *The Picture of Dorian Gray* paraît en 1891.

<sup>1</sup> « Le dernier problème », p. 674.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 676-677. Comment ne pas songer, en lisant ces lignes, à celles qui closent, magnifiquement, *William Wilson* (voir notre épigraphe) ?

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 680-681.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 675.

Si, au cours de cette « entrevue », le professeur se sent « menac[é] positivement dans [s]a liberté », Holmes, en retour, flairer « immédiatement [...] le danger personnel qu'[il] cour[t] ». L'épilogue est proche ; bientôt le nœud gordien de la psyché holmésienne sera tranché par la mort inéluctable. Le prodrome le plus remarquable, outre les prémonitions du héros, en demeure certainement l'incendie de l'appartement de Baker Street<sup>1</sup> : le lieu, inséparable de l'homme qui l'habite, est devenu son emblème immarcescible, et la destruction de l'un augure la disparition de l'autre. Que dire, encore, de ces déglingues physiques qui présagent la dislocation majeure du géant, de ce corps « plus blanc et plus maigre que d'habitude<sup>2</sup> », de cette main aux « articulations [...] brisées et saigna[n]tes<sup>3</sup> » ? Que penser, enfin, de ce terrible « j'ai peur<sup>4</sup> », d'autant plus terrible qu'il est prononcé par un homme qui d'ordinaire ignore la peur ?

Le duel final aura lieu dans un décor grandiose et fantastique, à la mesure du drame métaphysique qui s'y joue :

En vérité, l'endroit était terrifiant. Le torrent, gonflé par la fonte des neiges, se précipite dans un gouffre d'où l'écume rejaillit en tourbillonnant comme la fumée d'une maison en feu. La cheminée dans laquelle se rue le torrent est une brèche immense bordée de rocs luisants, noirs comme du charbon, et qui va en se rétrécissant pour aboutir à une cavité insondable où l'eau bouillonne et lèche avec rage les parois effritées. Le vertige vous prend à considérer longtemps cette masse d'eau verte qui rugit et cette écume qui plane dans un sifflement ininterrompu. Nous restâmes un bon moment devant le précipice, fascinés par l'éclat de l'eau qui venait se briser contre les rochers noirs et par le cri presque humain qui accompagnait le rejaillissement de l'écume contre le gouffre<sup>5</sup>.

« Là, par la grâce de Dieu, alla Sherlock Holmes<sup>6</sup> ». La description admirable que laisse Watson des Chutes du Reichenbach, pleine d'une grandeur hiératique, transforme

---

<sup>1</sup> « Notre appartement a failli brûler cette nuit ». *Ibid.*, p. 680.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 672.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 683-684.

<sup>6</sup> « Le Mystère du Val Boscombe », p. 296.

l'endroit en lieu privilégié du romantisme tourmenté, en théâtre faustien et annonciateur où déjà la puissance du « gouffre » et des forces démoniaques de la nature recouvrent le « cri<sup>1</sup> » du damné.

Les quatre éléments assistent, en juges impassibles et immuables, à l'issue du combat, dont ils seront les seuls spectateurs : Holmes-Moriarty a pris soin d'éloigner préalablement, par une feinte grossière à laquelle seul le docteur pouvait porter foi, le compagnon fidèle de tant de luttes. Watson est devenu gênant, au moins autant que les lecteurs des Aventures, comme lui contraints d'imaginer la scène. Car il ne faut pas douter qu'ensemble ils auraient tout mis en œuvre pour empêcher le héros de remplir jusqu'au bout le contrat passé avec lui-même. Or un suicide n'est pas « un jeu qui se joue à deux<sup>2</sup> » mais à un seul personnage. Le suicide est l'acte *privé* par excellence, un combat mortel où l'ange du Bien et l'ange du Mal, les deux faces de Holmes, disparaissent ensemble dans la fureur des eaux.

Watson aura une phrase rétrospectivement prophétique : « Ils ont dû rouler enlacés dans le gouffre<sup>3</sup> », écrit-il. Forcément enlacés. Evidemment, on ne retrouve pas leurs corps : ils ont eu raison l'un de l'autre, et l'âme a dû exploser sous la violence du conflit intérieur. Il n'est pas jusqu'à la terre qui n'en porte les traces. Et cependant, il n'y a ni vainqueur ni vaincu, simplement un homme qui est mort de n'avoir pu être Dieu.

---

<sup>1</sup> Le même terme sera utilisé une seconde fois par Watson : « A quelques mètres avant le bord du précipice, le sol était piétiné et boueux ; les ronces et les fougères qui longeaient le gouffre étaient arrachées, foulées aux pieds. Je me mis à plat ventre pour regarder au fond de l'abîme. L'écume du torrent m'arrosait, mais je ne m'en souciais guère. Le jour avait baissé, je ne voyais rien d'autre que le miroitement de l'eau contre les parois noires et tout au fond du précipice l'éclat du torrent qui reprenait sa course. J'appelai ; mais je ne reçus pas d'autre réponse que ce perpétuel *cri* presque humain des eaux qui se brisaient sous moi. » *Ibid.*, p. 685-686.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 682.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 687.

## CONCLUSION

Que sont devenus les héros ?

Les héros ont la vie dure. Parce qu'ils sont fatigués de jouer un rôle auquel ils ne croient plus dans un univers qui, de toute façon, ne saura bientôt plus les comprendre quand il ne les désavouera pas entièrement.

Sherlock Holmes a disparu avec le XIXe siècle et il a bien fait. Celui qui se proposa de radiographier le cœur humain découvrit ses faiblesses irrémédiables et choisit d'en mourir : il est certaines révélations dont on ne réchappe pas. Traquant inlassablement le mal, il a fini par le débusquer en lui-même.

Reste cependant cette fleur de ruines qu'est la légende :

« Ce que vous faites n'a pas d'importance aux yeux du public [...]. Ce qui compte, c'est ce que vous lui faites croire !...<sup>1</sup> ».

Ainsi l'honneur, du moins, est-il sauf, par le truchement de l'illusion, de la parodie et du théâtre.

Le personnage doyenien, pour « mieux admirer le spectacle<sup>2</sup> », l'étendue de son espoir dément, a marché sur la ligne terminatrice, le « sentier<sup>3</sup> » qui s'achève au bord du gouffre ultime. Être métaphysique que celui qui, immobile face à un néant qu'il avait eu

---

<sup>1</sup> *Une étude en rouge*, p. 99.

<sup>2</sup> « Le dernier problème », p. 684.

<sup>3</sup> *Ibid.*

l'audace de croire immortel et habité, plonge un « regard perdu dans [...] l'eau tourbillonnante<sup>1</sup> ». Cette image de l'héroïque déréliction sera la dernière que Watson emportera de celui qui fut et restera à jamais « le meilleur et le plus sage de tous les hommes<sup>2</sup> ». Car Holmes, à défaut d'être divin, est celui qui prit conscience, en lui, des failles tragiques de l'âme, et qui s'efforça, au moins, de les combler. Sa décadence n'est que le fruit ironique de sa conscience, comme son pessimisme est le résultat de sa lucidité. Sa prétendue inhumanité est l'ultime défi qu'il lance, précisément, à l'humanité déçue. Être inhumain, c'est, à coup sûr, se rapprocher de la perfection. Sa misanthropie, ses masques et ses extravagances, sa prodigieuse vanité ne furent que des feintes désespérées, d'illusoires tentatives pour échapper à son personnage, autrement dit à son humanité, qu'il récuse. En dépit des apparences, l'hôte illustre de Baker Street ne s'est jamais aimé.

Son innocence fait de lui une rose<sup>3</sup> dans le borbier humain qui s'est fait une profession de foi et un devoir de porter la laideur, la médiocrité, l'ignorance et la barbarie à leur apogée. Son enveloppe lui est exigüe, inconmode. Elle lui paraît ne pas avoir été faite pour lui ; elle le démange et lui, vainement, cherche à s'en débarrasser. Il voudrait l'abandonner là, et fuir, comme le poète, ailleurs, « n'importe où hors du monde<sup>4</sup> ». Holmes n'a jamais été dupe de l'espèce à laquelle, malgré lui, il appartient. De là sa vocation, ses apothéoses, ses esquives perpétuelles : seuls les héros méritent de vivre.

S'il est un surhomme, ce n'est pas dans le sens nietzschéen du terme - quoiqu'à première vue tout le laisse penser. C'est oublier en effet son indéfectible candeur<sup>5</sup>, au cœur de la conscience. Le personnage doylien a compris très tôt ce qu'il était, et toute sa vie s'emploiera à tenter de lui opposer un démenti formidable. Holmes veut dépasser son humanité parce que l'humanité n'est pas ce que les humanistes en disent. Elle est douée non de raison, mais d'une violence innée, d'une pente « naturelle » à commettre le mal pour l'amour du mal. Les individus qu'il croise au fil de ses enquêtes sont la plupart du temps jaloux, haineux, cruels, insatisfaits, bornés et fortement enclins à se prendre pour les maîtres du monde. Si les femmes échappent la plupart du temps à cette règle implacable, c'est seulement en vertu d'une époque qui prône un idéal de che-

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 687.

<sup>3</sup> Et c'est peut-être là le sens ultime qu'il faut donner à l'intermède de la rose, dans « Le Traité naval ». Voir *supra*, p. 25.

<sup>4</sup> Voir *supra*, note 42.

<sup>5</sup> « Ma petite réputation sombrera si je me laisse aller à ma candeur naturelle... ». « La Ligue des rouquins », p. 237.

valerie qu'elle est du reste incapable de respecter dans la réalité. L'innocence n'est pas dans la nature.

Holmes meurt d'avoir découvert en lui ce qui caractérise l'espèce : la dualité. C'est en cela qu'il appartient à la modernité. Il n'est pas un surhomme, il n'est qu'un homme, fils de Dieu mais aussi fils de Satan. De cette révélation pressentie, il choisira de disparaître. Ce qui le rend héroïque, ce n'est pas d'avoir été un héros, mais de s'être efforcé d'en être un. C'est d'avoir constamment tenté de dépasser sa condition. Condamné à l'imperfection, il préfère opter pour la mort. A travers sa prétention au surhumain, c'est en fait une extrême humilité qu'il n'a cessé d'exprimer. Son orgueil ne fut qu'une rage immense contre l'ordre (ou le désordre) du monde. Son mérite fut sa conscience, et aussi d'avoir voulu prouver *qu'on se devait d'être autre chose*, à condition de le vouloir et de s'en donner les moyens. Holmes ne s'est jamais contenté de ce qu'il était, il s'est toujours efforcé de devenir ce que l'homme n'était pas. Et c'est dans la certitude de cette indignité première qu'il atteint au sublime.

La « morale des esclaves » définie par Nietzsche devient dans l'univers holmésien la morale du surhomme, au sens où c'est en renonçant à son intime barbarie, fruit inéluctable de la volonté de puissance, qu'il cesse justement d'être un esclave et qu'il parvient à la transcendance. Parce que l'éthique, toujours, sera supérieure à l'esthétique<sup>1</sup>, parce qu'un monde sans morale, qui se veut au-delà du bien et du mal, est un monde impossible.

Le héros doyllien est un prophète, au sens où il porte la parole divine, qui est vérité. De cette vérité, qu'il n'eut de cesse de traquer dans le cœur des autres jusque dans le sien, et dont il fut le détenteur volontaire<sup>2</sup>, il périra. Holmes, dans ses efforts pour devenir surhumain, n'aura cherché qu'à supporter ce fardeau qui ne lui fut jamais destiné. Car il n'est qu'un homme, qui fit le deuil de lui-même et qui fera l'économie du châtement divin en choisissant de s'anéantir. La vérité, parce qu'elle n'est réservée qu'à Dieu est, littéralement, insupportable.

C'est de ce savoir intolérable que procède l'ombre de Sherlock Holmes - son absolue et inaltérable *mélancolie*.

---

<sup>1</sup> Voir *supra*, note 49. Le gidisme et la théorie de l'art pour l'art sont donc invalidés d'emblée.

<sup>2</sup> Le masochisme du héros naît précisément de cet acharnement à percer l'énigme des autres pour mieux déchiffrer son âme. Dans ce désir désespéré de prouver la culpabilité d'autrui, c'est la sienne que Holmes toujours chercha à établir. Cette quête du moi total est encore une manifestation du « démon de la perversité », qui fait agir l'homme contre les autres mais aussi contre lui-même, en une geste suicidaire qu'il ne maîtrise pas entièrement. Toute ambition de forcer le mystère de son cœur est mouvement masochiste, toute tentative pour dire ce qu'est ce cœur mouvement mélancolique.

**BIBLIOGRAPHIE**  
**DES OUVRAGES**  
**ÉTUDIÉS ET CONSULTÉS**

AGAMBEN, Giorgio, *Stanzè, La parola e il fantasma nella cultura occidentale* (1981, nouvelle éd. 1992). Tr. fr. *Stanzè, Parole et fantasme dans la culture occidentale*, Paris, Editions Payot et Rivages, coll. Petite Bibliothèque, 1998.

ARISTOTE, *L'Homme de génie et la Mélancolie, Problème XXX, 1*, Paris, Editions Payot et Rivages, coll. Petite Bibliothèque, 1988.

BATAILLE, Georges, *La Part maudite* (1949), Paris, Gallimard, 1976.

BAUDELAIRE, Charles, *Les Fleurs du mal* (1857 ; 1861 ; 1868), Paris, Editions du Panthéon, coll. « Pastels », 1946.

BAUDELAIRE, Charles, *Les Paradis artificiels* (1860), Paris, Editions Mille et une nuits, 1998.

BOURGET, Paul, *Essais de psychologie contemporaine* (1<sup>ère</sup> éd. 1883), Paris, Plon, tome I, p. 20.

BRUCKMULLER-GENLOT, Danielle, *Les Préraphaélites 1848-1884, De la révolte à la gloire nationale*, Paris, Armand Colin, 1994.

BRUNEL, Pierre, « La légende des fins de siècle », *Huysmans*, Paris, Cahiers de l'Herne, 1985.

- DE QUINCEY, Thomas, *The Confessions of an English Opium-Eater* (1822, 2<sup>e</sup> éd. augmentée 1856). Tr. fr. *Les Confessions d'un mangeur d'opium anglais*, Paris, Gallimard, coll. L'Imaginaire, 1990.
- DE QUINCEY, Thomas, *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts* (1827), Paris, Gallimard, coll. L'Etrangère, 1995.
- DOYLE, sir Arthur Conan, *A Study in Scarlet* (1887). Tr. fr. *Une étude en rouge*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. Bouquins, tome I, 1987.
- DOYLE, sir Arthur Conan, *The Sign of the Four* (1890). Tr. fr. *Le Signe des Quatre*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. Bouquins, tome I, 1987.
- DOYLE, sir Arthur Conan, *The Adventures of Sherlock Holmes* (1891). Tr. fr. *Les Aventures de Sherlock Holmes*, Paris, Editions Robert Laffont, coll. Bouquins, tome I, 1987.
- DOYLE, sir Arthur Conan, *The Memoirs of Sherlock Holmes* (1892). Tr. fr. *Les Mémoires de Sherlock Holmes*, Paris, Editions Robert Laffont, coll. Bouquins, tome I, 1987.
- FREUD, Sigmund, « Trauer und Melancholie » (1915). Tr. fr. « Deuil et mélancolie », in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 1968.
- HARDWICK, Michael, *The Complete Guide to Sherlock Holmes* (1986). Tr. fr. *Guide complet de Sherlock Holmes, bibliothèque holmésienne, II*, Amiens, Encrage Edition, 1996.
- HEISTEIN, Jozef, *Décadentisme, symbolisme, avant-garde dans les littératures européennes*, Paris, Nizet, 1987.
- HUYSMANS, Joris-Karl, *A rebours* (1884), Paris, Gallimard, coll. Folio, 1977.
- LOTTI, Pierre, *L'Inde (sans les Anglais)*, Paris, Calmann-Lévy, 1903.
- MANN, Thomas, *Der Zauberberg* (1924). Tr. fr. *La Montagne magique*, Paris, Librairie Générale Française, coll. Le Livre de Poche, 1931.
- McCERNEY, James, *Arthur Conan Doyle*, Paris, Editions de la Table Ronde, 1988.
- MARQUEZE-POUEY, Louis, *Le Mouvement décadent en France*, Paris, PUF, coll. Littératures modernes, 1986.
- MILL, John Stuart, *The Subjection of Women* (1869). Tr. fr. *De l'assujettissement des femmes*, Paris, Editions Avatar, coll. Arènes, 1992.
- NIETZSCHE, Friedrich, *Also sprach Zarathustra* (1883-1885). Tr. fr. *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Librairie Générale Française, coll. Le Livre de Poche, 1983.

NORDON, Pierre, *Tout ce que vous avez voulu savoir sur Sherlock Holmes sans jamais l'avoir rencontré*, Paris, Librairie Générale Française, coll. Le Livre de Poche Biblio essais, 1994.

PATER, Walter, *Imaginary Portraits*, Londres, Ed. Macmillan, 1887.

POE, Edgar Allan, *Nouvelles histoires extraordinaires*, Paris, Librairie Générale Française, coll. Le Livre de Poche, 1972.

SADE, Donatien Alphonse François de, *La Philosophie dans le boudoir* (1795), Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1998.

SCHNERB, Robert, *Le XIXe siècle* (1968), Paris, PUF, coll. Quadrige, 1993.

SCHOPENHAUER, Arthur, *Die Welt als Wille und Vorstellung* (1818, 1859). Tr. fr. *Le Monde comme volonté et comme représentation*, Paris, PUF, 1998.

WILDE, Oscar, *The Picture of Dorian Gray* (1891). Tr. fr. *Le Portrait de Dorian Gray*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1992.

## ***TABLE DES MATIÈRES***

<i>Introduction</i> .....	5
I. Radiographie d'une fin de siècle .....	7
II. Le « cas Holmes » .....	21
III. Soleil noir.....	45
<i>Conclusion</i> .....	61
<i>Bibliographie</i> .....	64



# SHERLOCK HOLMES :

## L'OMBRE DU HEROS

ESSAI

MERYL PINQUE

*« Sherlock Holmes n'avait pas besoin de Doyle pour disparaître. Son existence, du début jusqu'à la fin, n'aura tendu que vers ce but ; tout en lui se prédestinait à mourir. En revanche, étant mort par le mouvement de sa propre volonté (tout démontre assez qu'il s'agit d'un suicide), c'est-à-dire une fois son destin résolu, épuisé, consommé, il était nécessaire qu'une intervention extérieure se manifestât pour le ramener à la vie. »*

Méryl Pinque a 27 ans. Elle prépare actuellement un doctorat de littérature française au Québec. Elle a écrit cette étude dans le cadre d'un DEA de littérature.

ISBN 2 91543605-3



EDITIONS FAUSTROLL  
37 RUE DU COMMERCE  
F-37160 - DESCARTES

[www.faustroll.net](http://www.faustroll.net)

9 782915 436051